



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52^e ANNÉE.

N^o 12

1^{re} DÉCEMBRE 1909.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Où allons-nous ?

(Suite).

Nous avons fait passer dans la Revue de novembre un article de M. Grimard, *Apollonius de Tyane*, pensant que la fin du manuscrit de *D'où venons-nous* était égarée. Ce manuscrit venant de nous être remis, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la fin de cet article en décembre 1909 et janvier 1910. Nous reprendrons la suite d'*Apollonius de Tyane* en février 1910.

LE CIEL

Voici le ciel ! Le mot le plus énigmatique que puisse articuler une bouche humaine. De quels rêves n'a-t-il pas été l'objet, depuis les élans passionnés du mystique extasié dans sa cellule, jusqu'au dernier soupir du mourant qui, l'œil hagard et déjà vitreux, cherche autour de lui... et se demande si c'est vraiment vers cette région merveilleuse et presque fantastique que va s'envoler son âme éperdue.

Le Ciel, autrement dit le Paradis, suivant la terminologie chrétienne, est désigné chez les Indous sous le nom de *Dévakhan*. Traduit littéralement, ce mot sanscrit signifie la « Contrée lumineuse », ou encore le « Séjour des Dieux » et ces noms sont bien choisis, car, de cette région, toute tristesse est exclue par les hautes Intelligences spirituelles inspiratrices et directrices de l'humanité.

L'existence dévakhannique se compose de deux périodes. La première s'écoule dans les quatre subdivisions inférieures du Plan mental, où le Pen-seur est encore muni du corps correspondant à cette région. La seconde période s'écoule dans le monde dit « sans formes » où ceenseur, débarrassé de son corps mental, jouit de la vie qui lui est propre, dans la pleine mesure de sa conscience lucide et de la connaissance qui en résulte.

La durée totale du séjour en *Dévakhan* dépend de la quantité de matériaux rassemblés pendant la vie terrestre, matériaux qui se composent de toutes les pensées élevées, de toutes les aspirations nobles, de tous les projets, enfin, formés en vue du bonheur de l'humanité et surtout de tous les efforts tentés et poursuivis pour en assurer la réalisation. Pas un de ces efforts n'est perdu quelque éphémère qu'il ait pu être.

Aux temps passés, aux époques d'un mysticisme plus ou moins exalté où les hommes avaient le « désir du ciel » et organisaient leur vie en conséquence, le séjour en *Dévakhan* était fort long, durait parfois des milliers d'années. Il en est tout autrement aujourd'hui. L'esprit humain s'attache aux choses de la terre avec une si fiévreuse persistance, que la période dévakhannique est de bien plus courte durée. Nombre d'hommes ne font qu'entrer dans cette région sublime pour en ressortir peu de temps après. D'autres y passent une notable partie de leur existence céleste. Quelques-uns y séjournent enfin, pendant la presque totalité de cette phase de leur vie.

Avant d'entrer plus avant dans l'étude de ce monde merveilleux, il importe que nous en ayons une notion quelque peu adéquate à sa nature toute spéciale et la première constatation que nous ayons à faire à cet égard, c'est que la vie mentale est infiniment plus intense, plus active et surtout plus « réelle » que celle qui s'écoule sur notre plan physique. Persuadons-nous bien que la sensation que nous avons de la réalité est le plus souvent arti-

ficielle et illusoire. Nous ne connaissons des êtres et des choses que leur écorce, pour ainsi dire, que leurs dehors, car cette connaissance ne nous en est fournie que par les impressions qu'ils produisent sur nos sens. Nos concitoyens, nos amis, nos parents les plus chers eux-mêmes, ne peuvent être connus par nous, qu'en raison des pouvoirs limités de nos facultés de perception. Il est vrai que cette illusion perpétuelle ressemble tellement à la réalité, que nous nous en contentons à merveille, mais il n'en est pas moins vrai, aussi, qu'étant éclairés par ceux qui en savent plus que nous en ces matières, nous sommes tenus de reconnaître la décevante apparence de ce que nous qualifions du nom de réalité.

Est-il du reste besoin de réfléchir longtemps, pour comprendre que tout est illusion dans notre monde éphémère, quand nous songeons à toutes les fragilités qui caractérisent l'ambiance de notre vie : aspects toujours changeants des choses, promesses mensongères, espérances déçues, incertitudes parfois terrifiantes en face d'un avenir toujours inconnu... et n'est-on pas contraint de répéter, avec amertume, le cri d'un occultiste moderne : « Poussière d'humanités, poussière de mondes évoluant dans l'espace infini, pauvres poussières que balaient les souffles invisibles ! — siècles et millénaires... poussière de temps — joies et tristesses, amours et haines, fureurs et soif de vengeance... poussière de sentiments — Tout n'est-il pas poussière, ici-bas ? »

Dans le Dévakhan nous aurons encore des illusions, mais combien moindres seront-elles que les nôtres, différence qu'expliquent les conditions nouvelles où fonctionne l'hôte privilégié des régions paradisiaques. N'oublions pas que cet hôte, que ce Penseur, désormais vêtu de son corps mental dont il peut utiliser tous les pouvoirs, est en mesure de créer autour de lui des réalités, relatives encore à la vérité, mais qui se trouvent en telle approximation de la réalité absolue, qu'il arrive à les assimiler et même à les confondre. L'homme terrestre est généralement passif, impuissant en son milieu négatif et stérile, tandis que l'homme mental a conquis dans le sien des possibilités de création dont nous ne pouvons nous faire la moindre idée.

Qui ne sait combien les artistes d'ici-bas souffrent de l'impuissance où ils sont de réaliser ce qu'ils ont conçu ou entrevu dans leurs rêves ? Les sculpteurs, les peintres, les musiciens ont des conceptions tout idéales de formes, de colorations, d'harmonies, mais lorsqu'ils cherchent à les traduire au moyen des éléments grossiers dont ils disposent, avec quel désenchantement ils constatent combien différentes elles sont de celles qu'avaient créées leur poétique imagination. Le marbre est trop rigide pour représenter les chairs vivantes, leurs lignes fuyantes et leurs moelleuses inflexions ; les couleurs opaques des palettes sont impuissantes à rendre les miroitants reflets de la lumière, alors que, d'autre part, le cuivre et le bois, de nos instruments

sont de tous points incapables à reproduire, par leurs rudes vibrations, celles des mélodies aériennes qu'entend flotter autour de lui le musicien dans ses songes extatiques. Combien plus heureux est l'artiste qui, là-haut, peut directement traduire des conceptions et des rêves, au moyen de la substance mentale, elle-même qui, par sa subtile et protéenne plasticité, en exprime, sans les défigurer ni les alourdir, les nuances les plus délicates et les plus fugitives.

Aussi, qu'en résulte-t-il ? C'est qu'en réalité, chaque entité dévakhannique crée son propre ciel et peut en accroître indéfiniment la splendeur et les multiples beautés, car c'est proportionnellement aux développements qui s'opèrent en elle que s'étend et s'amplifie son céleste séjour. S'il en est ainsi pour la manipulation des éléments formels de Dévakhan, que n'aurons-nous pas à dire de la puissance créatrice de l'hôte qui l'habite ; relativement aux êtres dont il se voit entouré ? Entouré, ne l'est-il pas en effet, puisque auprès de lui se groupent et flottent, pourrait-on dire, les images de ceux qu'il a aimés sur la terre... et ces images sont des réalités relatives, étant donné le pouvoir qu'il possède de vitaliser et de mettre en formes chacune de ses pensées, comme aussi chacun des tendres souvenirs qui l'accompagnent et complètent sa félicité.

Ce ne sont pas seulement les amis dont nous aurons gardé l'image en nos cœurs, — alors que nous deviendrons, nous aussi, les hôtes de ce ciel merveilleux — que nous y retrouverons, mais encore les amis d'autrefois, amis oubliés, mais avec lesquels nous avons vécu dans des existences antérieures. Et combien vite nous les reconnaitrons, au fur et à mesure que surgiront en foule des réminiscences communes qui nous feront plonger avec eux dans les abîmes de ce passé lointain. Que d'attaches nouvelles, que de fraternités ressuscitées par cette touchante communion des âmes, entre lesquelles il n'y a plus de barrières. Ne savons-nous pas que le ciel n'est rien moins que la « floraison » de tout ce qui n'a fait qu'éclore sur la terre ?

Ce Dévakhan radieux est donc un séjour d'ineffables félicités... Mais il est bien plus encore, bien plus qu'un simple repos accordé au pèlerin fatigué par son long voyage. Repos, oui, tout d'abord, mais après cette halte, viennent les préparatifs en vue des vies de l'avenir, car c'est là que s'effectuent l'assimilation puis l'élaboration de tous les éléments de quelque valeur qu'ont pu fournir les expériences des existences antérieures. Ce qu'il y a d'admirable en ce merveilleux creuset spirituel, c'est que toutes les tentations, tous les efforts d'autrefois sont graduellement transformés en facultés mentales, désormais effectives, que l'homme pourra mettre en œuvre en sa prochaine réincarnation. Il n'y a pas jusqu'aux aspirations demeurées impuissantes, jusqu'aux simples désirs vainement formulés, jusqu'aux défaites elles-mêmes autrefois éprouvées qui ne soient transmués en aptitudes nouvelles,

si bien que les travaux qu'aura commencés l'homme en sa vie terrestre pourront être poursuivis par lui avec une énergie, autrement féconde que ne le fut jamais celle qu'il avait pu déployer jusqu'alors.

Non certes, la vie céleste n'est pas un simple rêve : pas plus qu'un voluptueux paradis oriental, où s'engourdit l'ancien travailleur hypnotisé par sa béatitude... C'est l'arsenal où se forgent des armes pour les combats futurs et les futures victoires qu'entrevoit et qu'escompte l'homme de plus en plus évolué, devant les yeux duquel s'ouvrent tant de visions lumineuses, glorieuses et triomphales.

Les régions dévakhaniques hiérarchisées en série ascendante sont au nombre de sept, comme celles des régions inférieures. Esquissons-les dans une brève analyse.

La première région, c'est-à-dire la plus basse, est naturellement le ciel des âmes les moins avancées dont les plus hautes émotions terrestres n'ont eu d'autre objectif que d'aimer d'un amour étroit, mais sincère, les membres de leur famille, leurs amis, leurs voisins, même — ce qui leur avait valu, sur la terre, le titre laudatif de « braves gens » suivant la terminologie populaire. — Ces vertus restreintes seront élargies chez ces êtres en évolution qui renaîtront, après un temps plus ou moins prolongé, doués d'une nature émotionnelle sensiblement améliorée. Entre temps, ils jouissent de tout le bonheur qui peut leur être accordé ! Leur coupe est étroite, mais elle est remplie jusqu'aux bords de toutes les félicités qu'ils ont été susceptibles d'entrevoir et d'ambitionner.

La deuxième région, est le séjour attré des fidèles de toutes religions qui, au cours de leur vie, ont tourné leur cœur vers Dieu — Dieu indéterminé et qualifié d'un nom quelconque — Mais l'Être divin les accepte, les accueille tels qu'ils sont et, miséricordieusement, se limite lui-même pour se mettre à la portée de ces adorateurs naïfs, mais sincères, et si bien intentionnés.

Dans la *troisième région*, sont groupés de nobles êtres qui, avec un zèle admirable et toujours désintéressé, se sont consacrés au bonheur de leurs concitoyens. C'est la patrie des philanthropes, dans la pensée desquels s'échafaudent sans cesse de nouveaux sacrifices et projets, tous inspirés par des sentiments de dévouement qui, dans une existence future, leur vaudra le titre bien mérité de grands bienfaiteurs de l'humanité.

De tous les cieux, le *Quatrième* est celui qui se distingue par les caractères les plus variés, car c'est là que s'épanouissent les pouvoirs des âmes les plus avancées pour autant qu'ils puissent être exprimés dans le monde des formes. C'est là qu'habitent les rois de l'art, des lettres et des sciences, artistes, poètes, savants et philosophes ; c'est là que les puissants génies musicaux les Mozart, les Meyerbeer, les Beethoven, les Weber, les Bellini

et autres compositeurs illustres déversent des torrents d'harmonie que répètent en longs échos les espaces interplanétaires.

Ici encore, nous trouvons les maîtres de la peinture et de la sculpture, les uns créant des couleurs inédites, les autres, des formes dont l'idéale beauté nous est inconnue sur la terre... là, enfin, travaillent les hommes de science qui, infatigables investigateurs, font de véritables « fouilles » dans les mystères de la Création, tandis que les astronomes, explorant les abîmes des cieux, vont, jusque dans l'ultime profondeur des nébuleuses, assister à la naissance des mondes... ou à leur déflagration dans les steppes de l'infini.

C'est dans ces cieux « formels » que l'homme réside, pendant une période dont la durée est proportionnelle à l'abondance des matériaux qu'il a recueillis et surtout à l'importance des problèmes dont il n'a pu sur la terre trouver la solution. Après quoi, lorsqu'il a vidé jusqu'à la dernière goutte le calice des joies dont il s'est enivré si longtemps, c'est alors que le Penseur, libéré des derniers lambeaux de son corps mental dont les richesses accumulées ont été transmises au corps causal qui, lui, ne se dissoudra jamais, c'est alors que sous cette enveloppe impérissable, il s'élance dans la région céleste suivante plus haute, plus belle et plus glorieuse encore.

Cette région est la *Cinquième*, celle qu'on appelle le monde « sans formes » où le nouvel hôte perçoit les vérités par la vision directe, où il scrute les causes génératrices dont il prévoit désormais les conséquences ultérieures et où il finit par comprendre la Loi des lois qui lui apparaît dans toute sa grandeur sereine et son immuable majesté.

Puis voici la *Sixième ciel* ! Progrès croissants, lumière de plus en plus éclatante. Plus de voiles pour le Penseur qui, laissant derrière lui le passé désormais sans mystères, concentre toutes ses énergies en vue de l'avenir qu'il pressent, qu'il entrevoit déjà. Ce sont les habitants de ce monde qui, à leur retour sur la terre, seront marqués dès le berceau du signe anguste qui les sacrera pionniers des races futures. C'est là que sont réunis ceux que nous appelons les « morts illustres », vivants glorieux dont les perfections incomparables s'épanouissent en leur indéfectible plénitude.

Il semble qu'il ne nous reste plus rien à dire et que parvenus à ce faite suprême, nous ne saurions nous élever à de plus grandes hauteurs...

Nous le pouvons cependant, car voici ô vertige ! que nous franchissons le seuil du dernier ciel... Ce *Septième ciel* dont les grands visionnaires ne parlent qu'avec un frémissement qui les secoue longtemps, après qu'ils sont redescendus sur notre sombre terre.

Plus sublime, plus éblouissante encore que toutes les précédentes, cette transcendante région s'étale en un océan de lumière. C'est la patrie éthérée et exclusivement intellectuelle des Initiés, des Adeptes, des Maîtres... de ces Mahatmas presque fantastiques qui redescendent en notre bas monde, pour

y diriger leurs frères inférieurs, pour essuyer leurs larmes et les reconforter dans leurs défaillances.

Nulle âme ne peut résider dans cette région d'ineffable lumière, si elle n'a franchi sur terre la « porte étroite » de l'Initiation. C'est de ces hauteurs ultimes que s'épandent parmi les hommes ces impulsions irrésistibles qui font frissonner les peuples effarés, se demandant en leurs crises suprêmes d'où leur viennent ces souffles de spiritualité, ces espèces de secousses électriques qui, de temps à autre, les galvanisent et les ramènent sur la voie dont ils s'étaient complètement détournés. Oui, c'est de là-haut qu'elles nous viennent ces vibrations mystérieuses qui ne sont rien moins que l'expression de la volonté des grands Êtres... volonté identifiée avec celle du Logos lui-même dont ils sont les délégués, les agents, les ministres plénipotentiaires.

C'est ainsi que nous ont été décrites, par les Voyants et les Adeptes, ces sept zones célestes au travers desquelles chemine l'âme humaine qu'a libérée des entraves de la matière, cette chose affolante et terrible que l'on appelle la mort « entourée de ses épouvantements. »

Or, ne savons-nous pas que cette prétendue mort n'est rien d'autre que la vie, c'est-à-dire la renaissance, c'est-à-dire encore le joyeux retour de l'exilé dans sa patrie réelle, si bien que l'on peut dire, sans exagération ni métaphore, que la mort est la plus grande des illusions terrestres, puisqu'elle n'est que l'une des phases de la Vie elle-même, vie continue, infrangible, sans rupture ni possibilité de rupture. Sans naissance, immuable en sa pérennité, ainsi que le déclare Krishna, l'âme humaine, d'essence divine, ne peut périr, lorsque se dissolvent ses corps éphémères. Autant croire que les cieux s'effondrent, lorsque se brise un vase d'argile, que de croire à la mort de l'impérissable Égo, quand s'effrite son enveloppe charnelle qui n'est rien que poussière.

L'arbre meurt-il lorsque tombent ses feuilles desséchées que dispersent les rafales de novembre ? Eh bien, l'âme c'est l'arbre immortel dont les personnalités temporaires ressemblent à ces feuilles qui chaque année réapparaissent dans toute leur fraîcheur, alors que la sève momentanément refoulée dans le tronc par les rigueurs de l'hiver, émerge, circule dans ses branches qui éternellement en jaillira, au retour de tous les printemps.

L'Égo, c'est l'être pour qui ne sonne jamais l'heure dernière, c'est l'éternel adolescent qui selon la parole de la *Bhagavad Gita* « prend ses corps et les quitte comme des vêtements usés »... vêtements, costumes toujours renouvelés dont se revêt l'Immortel Acteur du drame de la vie, chaque fois

qu'à l'appel du Régisseur suprême, il remonte sur la scène pour y jouer un rôle plus important.

Mais voici que le drame céleste s'interrompt pour un temps, après avoir été joué par le même acteur dans les Trois Mondes astral, mental et céleste dont il vient d'être question. Avant de monter plus haut encore, avant d'escalader les dernières cimes nirvaniques qui resplendissent tout au sommet de l'Empyrée, il faut que l'homme redescende dans l'arène du monde, pour y livrer de nouveaux combats, pour s'y épurer davantage et tâcher d'arriver, de progrès en progrès, à conquérir la palme de l'être assez évolué pour n'être plus soumis à ce que les occultistes appellent la « roue » des réincarnations.

La vie céleste, nous l'avons dit, peut se prolonger pendant des centaines et même des milliers d'années, selon le rang qu'elle occupe en raison de ses acquisitions faites dans le passé et de la force d'impulsion qui en résulte, mais il n'appartient qu'aux âmes sublimes, à celle qui ont franchi toute une série de générations successives, de la prolonger indéfiniment dans l'immuable demeure où coexistent le Dieu père des hommes et ses enfants divins. Ces âmes là n'ont pas seulement atteint le repos temporaire, mais encore ont acquis le pouvoir d'exercer leur activité permanente au sein des régions lumineuses où planent leurs ailes infatigables ; aussi, est-ce de là-haut qu'elles gouvernent les innombrables mondes qui roulent dans les espaces planétaires. — Quant aux autres âmes qui sont leurs sœurs, mais sœurs plus jeunes, elles sont amenées par l'inflexible loi à se réincarner pour subir leurs divines épreuves. C'est ainsi que semblable à la vie terrestre, la vie spirituelle a son commencement, son apogée et sa décadence. Et c'est alors qu'a sonné l'heure ultime de cette vie céleste, que l'âme se sent prise d'une sorte de douloureuse défaillance. Une force invincible l'attire de nouveau vers les luttes, les souffrances, mais ce désir, quelque impérieux qu'il soit, est mêlé d'appréhensions et de profondes mélancolies. Un obscurcissement se fait en elle, elle ne voit plus ses compagnons lumineux qu'à travers un voile qui, s'épaississant graduellement, lui fait pressentir l'imminente séparation, Oh, c'est avec des serments solennels qu'elle promet de se souvenir de la lumière dans le monde des ténèbres, de la vérité dans le monde du mensonge, de l'amour dans le monde de la haine... Mais ces promesses, les tiendra-t-elle ? Karma le lui dira plus tard.

C'en est fait. Il faut redescendre sur la terre pour y renaître, vivre et de nouveau mourir. Son guide encore visible à ses yeux lui fait ses dernières recommandations et lui indique la femme qui va être sa mère... Et c'est alors que s'accomplit le mystère le plus impénétrable de la vie terrestre — le mystère de la réincarnation.

Nous pourrions nous arrêter ici ; mais les occultistes ne s'en tiennent pas aux révélations qui précèdent. Ils nous entr'ouvrent le voile qui nous cache des régions plus mystérieuses, c'est-à-dire le Plan nirvanique qui, par delà le Plan dévakhanique, s'élève et monte encore, suivant la courbe de la spirale infinie.

Nous voilà donc plus haut qu'au ciel. Ajoutons quelques mots rapides, au milieu de lueurs éblouissantes que barrent de grandes ombres. L'esprit de l'homme ne vacille-t-il pas éperdu, sur le bord de cet abîme de vertige ?

L'âme du Penseur transmué s'appelle désormais la *Monade* contenant en elle, tout au fond d'elle-même, les puissances et les attributs de la Divinité... C'est donc le cas de répéter, ici, que la conscience nirvanique est l'antithèse absolue de l'annihilation. C'est l'existence élevée à l'état d'entière et consciente individualité. Vouloir confondre Nirvana et néant, sous prétexte qu'en Nirvana les « limites » de la conscience terrestre ont disparu, c'est être de la force de l'homme qui n'ayant jamais vu que des lumignons, affirmerait que nulle lumière ne peut exister sans une mèche immergée dans du suif ou de l'huile.

NIRVANA EST. Ceux qui y sont entrés et vivent de sa vie glorieuse en ont témoigné jadis dans toutes les Écritures du monde. D'autres en témoignent encore aujourd'hui et ces derniers sont des hommes de notre race qui ont atteint les derniers échelons de la vie sublime, mais qui n'en restent pas moins en communication avec leurs frères terrestres.

En Nirvana résident les Êtres puissants qui ont accompli leur complète évolution, car Nirvana est le cœur de l'Univers d'où rayonnent tous les courants, tous les influx de la vie cosmique. C'est la Vision bienheureuse que rêve le mystique, c'est la Gloire sans voiles, le But définitif.

C'est là que la fraternité humaine, plus encore, la fraternité de toutes choses, trouve son ultime et parfaite réalisation. L'homme parvenu à ces hauteurs sent vivante en lui cette fraternité dans laquelle les autres ne voient qu'un idéal lointain, si lointain qu'il est presque imaginaire. Il considère tous les êtres comme faisant partie de lui-même et pour lui toute faiblesse, toute souffrance donnent droit à l'assistance, à l'amour, à la bienfaisante pitié.

A cette perception générale de la fraternité s'ajoute la notion concernant les progrès d'évolution qui s'opèrent chez tout être humain ou non humain et qui, toujours, sont en raison directe de ce que nous pouvons appeler l'âge des sujets qui évoluent. Certains d'entre eux ont commencé leur pèlerinage beaucoup plus tard que d'autres et bien que les aptitudes potentielles à la perfectibilité soient les mêmes pour tous, il serait injuste de leur reprocher de ne pas être arrivés au point où en sont ceux qui les ont devancés dès le départ. Autant reprocher à la graine de n'être point fleur,

au bourgeois de n'être point fruit, à l'enfant de n'être point homme, que de mépriser les âmes enfantines qui nous entourent, nous, leurs frères aînés.

Le terme de Fraternité implique à coup sûr l'identité de race, mais nullement l'égalité dans le développement. Nous sommes tous *un* dans nos origines, *un* dans nos méthodes d'évolution, *un* dans notre but final et cela doit suffire, en dépit des inégalités qui nous différencient.

Les hommes en général, que caractérise un égoïsme originaire et presque irréductible, s'isolent de leurs frères, sous prétexte de différences de race, de classe, de patrie, mais celui qui possède la vraie sagesse et les perceptions exactes qu'elle nous confère, s'élève par l'amour au-dessus de ces lignes de démarcation aussi mesquines qu'imaginaires. Il voit tous les hommes tirant leur vie d'une Source commune et il les considère, dès lors, comme membres d'une même famille; tous héritiers des bénédictions du Père qui les aime tous, sans distinction ni partialité.

Que l'homme ignore ou nie la Fraternité, peu importe, par la raison qu'elle existe fondamentalement. L'ignorance et l'intransigence humaines n'affectent en rien les Lois de la Nature car elles brisent tout ce qui leur résiste. Et c'est pourquoi, nulle nation, nulle civilisation ne peuvent ni prospérer, ni même subsister, si elles outragent et foulent aux pieds la loi de solidarité qui n'est pas à faire, mais qui est et doit être. La Fraternité qui n'est rien moins que « l'unité spirituelle » indispensable, inéluctable, est une chose infiniment plus puissante que toute organisation factice, politique ou soi-disant religieuse. Ce n'est pas une forme, un simple *désideratum*, c'est une Vie et nulle résistance n'entravera jamais les irréfragables prescriptions de la Vie.

Mais quittons la Nirvana et ses hauteurs vertigineuses et redescendons en ce bas monde où nous rappellent nos préoccupations terrestres nos obligations et nos devoirs.

(A suivre).

ED. GRIMARD

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

Les *Annales des sciences psychiques*, publication des plus sérieuses, rédigée par des savants, a donné dans ses derniers numéros (1), deux articles sur le miracle de saint Janvier. Cette étude est des plus intéressantes, et j'ai pensé être agréable aux lecteurs de la *Revue* en leur en donnant un résumé en quelques lignes.

(1) *Annales des sciences psychiques* n° 13, 14, 15 et 16.

Comme on le sait, le miracle de saint Janvier a lieu dans la cathédrale de Naples, et il consiste dans la liquéfaction du sang de ce saint à certaines époques de l'année. Ce phénomène que nous ne comprenons pas a toujours été nié par les non catholiques, et attribué sans examen à la jonglerie des prêtres qui auraient ainsi trouvé une nouvelle source pour augmenter leurs revenus. Et, comme le dit Larousse, rien n'est plus facile à faire que ce prétendu prodige qui excite si vivement l'enthousiasme des populations ignorantes. « On rougit de l'éther sulfurique avec de l'orcanète et l'on sature la teinture avec du sperma ceti. Cette substance qui reste figée à 10° au-dessus de 0 se fond et bouillonne à 20°. Il suffit de tenir quelque temps dans la main la fiole où elle est contenue, ou de la mettre à proximité d'un « cierge allumé pour la faire entrer en ébullition. »

Voilà l'explication. Comme on le voit, elle est très simple, et ceux qui la lisent sont absolument fixés. Malheureusement, Larousse, dans toutes les questions qui touchent à un certain ordre d'idées, a son parti pris. Il est matérialiste, et il est certain que le rédacteur de l'article l'a écrit sans prendre des renseignements, et sans avoir assisté à ce qu'il appelle un prétendu prodige dans lequel il ne voit qu'une jonglerie et une absurde superstition.

Voyons s'il n'y aurait pas autre chose. D'après la tradition, saint Janvier fut décapité à Pouzzoles en 305, sous l'empereur Dioclétien. Une partie du sang du martyr fut recueillie, comme cela arrivait souvent, par une femme nommée Eusébie ; et quelques années plus tard, le corps, la tête et le sang furent transportés à Naples. D'après de très anciennes chroniques, le sang, paraît-il, entrainait en ébullition chaque fois qu'on l'approchait du corps. Mais aucun document authentique ne vient confirmer cette tradition jusqu'en 1659. A partir de cette époque, c'est-à-dire depuis deux cent cinquante ans, des procès-verbaux réguliers, constatant le phénomène, sont dressés tous les ans et leur véracité est confirmée par le témoignage de savants, de philosophes, et de nombreux écrivains.

Le reliquaire du sang est enfermé sous plusieurs clefs — dont deux sont entre les mains d'une commission laïque, — dans une niche pratiquée derrière l'autel de la cathédrale ; et ce n'est pas une simple fiole, comme le dit Larousse, que l'on peut échauffer en la tenant dans la main.

« Ce reliquaire, dit le rédacteur des *Annales*, ressemble un peu à une lanterne de voiture : il a un support en métal haut de 0 m. 70, et est formé de deux plaques circulaires de verre blanc de 0 m. 12 de diamètre, distantes de 0 m. 08 l'une de l'autre et fixées avec une couronne d'argent. Les deux petites ampoules de verre doivent, d'après leur forme, suivant les spécialistes, avoir été fabriquées au xiv^e siècle. Dans la plus petite qui est cylindrique, on aperçoit quelques tâches roussâtres intérieures et sans aucune importance. Dans l'autre et qui ressemble un peu à une poire com-

« primée sur ses deux faces, et qui peut contenir environ 50 grammes d'eau, « se trouve une substance solide, opaque, de couleur de café torréfié, qui « remplit les deux tiers de sa capacité. Les deux ampoules sont scellées par « le sommet et par la base à la couronne d'argent, au moyen d'un mastic « dont l'aspect grisâtre dénote une grande vétusté. »

Ainsi, il faut bien remarquer que les ampoules contenant le sang sont enfermées dans deux plaques de verre circulaires distantes de 0 m. 08 l'une de l'autre, et, comme on le voit, nous sommes loin de la petite fiole dont parle Larousse que l'on peut tenir dans la main pour l'échauffer.

La liquéfaction se produit pendant des fêtes qui ont lieu en mai pendant neuf jours consécutifs, en septembre, pendant sept jours, et le 16 décembre. Après une longue cérémonie, l'officiant prend le reliquaire et le tient sans dessus dessous en face de l'assistance. La substance reste suspendue au fond du vase, immobile, coagulée. Des prières spéciales commencent pour demander à Dieu que le miracle s'accomplisse. Alors, au bout d'un certain temps — qui varie de quelques minutes à une heure ou deux — la substance se détache peu à peu, glisse le long des parois, arrive au col de l'ampoule et se liquéfie brusquement. L'officiant tourne et retourne le reliquaire et le liquide suit les mouvements.

Mais il y a plus. En mai, le liquide augmente de volume, et en septembre, il diminue. Des pesées rigoureuses ont été faites, et on a toujours trouvé une augmentation ou une diminution de poids correspondant à la différence de volume.

Voilà les faits, tels qu'ils ont été vus et constatés depuis plus de deux siècles par des milliers et des milliers de personnes. Il est certain qu'il est bien difficile de les expliquer. Mais, peut-on admettre que pendant de si longues années, l'imposture ait pu se produire sans avoir été découverte ? Ce serait, dit Alexandre Dumas, qui a assisté plusieurs fois à la production du phénomène, plus miraculeux que le miracle lui-même.

En 1879, le 19 septembre, deux savants chimistes italiens, M. Pungo et M. de Luca — ce dernier membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, et libre penseur — assistèrent à la cérémonie, agenouillés tout près du trésorier. Ce dernier qui professait une grande estime pour M. de Luca, voulant lui ôter tout sujet de doute, lui confia le reliquaire avant la liquéfaction. « Celle-ci se produisit *entre les mains du savant* qui en fut tellement ému qu'il baisa le reliquaire avec respect et en le rendant serra « avec effusion la main du trésorier. »

L'explication donnée par Larousse, et acceptée les yeux fermés par tous ceux qui ne connaissent pas la question, — cette explication ne supporte pas l'examen. M. Pungo, le chimiste dont il est question plus haut, a employé divers mélanges pour imiter le phénomène, mais il n'a pu obtenir

la liquéfaction du produit qu'en soumettant le récipient dans lequel il se trouvait, à une chaleur très intense. Or, à Naples, il n'y a aucune source de chaleur auprès du reliquaire que l'officiant tient les bras levés en présence de tous.

On ne peut songer à faire l'expérience avec du sang, « car la chaleur loin de « liquéfier un sang coagulé accélère la coagulation du sang encore liquide (1). » Il faudrait donc que la substance renfermée depuis des siècles dans l'ampoule ne fût pas du sang, mais un produit dont on n'a pas fait encore l'analyse. Une expérience des plus curieuses, faite le 26 septembre 1902, par M. l'abbé Sperindeo et par M. Januario, professeur de chimie à l'Université de Naples, vient répondre à cette objection :

« On sait que, si un rayon lumineux, avant de traverser un prisme, traverse « une substance, cette substance absorbera une partie plus ou moins grande « des couleurs du spectre solaire, lequel apparaîtra coupé verticalement de « bandes noires, ou bandes d'absorption, dont le nombre, la position, la lar- « geur et l'intensité varieront avec la nature de la substance observée. Chaque « substance a ainsi ses bandes *caractéristiques*, toujours les mêmes. Sur les « bandes, on peut déterminer la nature d'une substance plus facilement et « peut-être plus rigoureusement encore que par l'analyse chimique. La « médecine légale, pour reconnaître la présence du sang, se sert de l'ana- « lyse spectrale. On connaît donc les bandes du spectre du sang arté- « riel. »

MM. Sperindeo et Januario ont fait cette expérience de spectroscopie de la façon la plus rigoureuse, et ils ont constaté que l'ampoule contenait bien du sang, du sang artériel pur (les détails de cette expérience sont relevés dans les annales et dans l'ouvrage du professeur Cavène sur le miracle de saint Janvier).

Si donc cette expérience a été sérieusement faite, — et nous n'avons aucune raison d'en douter, — c'est bien du sang qui se trouve dans le reliquaire. Comment ce sang s'est-il conservé pendant des siècles? C'est encore un phénomène que nous ne pouvons expliquer. Nous ne pouvons non plus trouver une explication dans la température, — la liquéfaction se produisant à différentes époques de l'année, — et ne se produisant pas toujours, à la grande indignation de certaines dévotes qui n'hésitent pas à interpellier vigoureusement le saint lorsqu'il ne répond pas à leurs prières.

La supercherie devant, jusqu'à nouvel ordre, être mise de côté, nous nous trouvons en présence d'un fait matériel constaté depuis plus de deux siècles et qu'il nous est impossible de comprendre.

Il peut cependant y avoir une explication et l'auteur des articles parus dans les annales n'hésite pas à proposer une hypothèse acceptable par tous

(1) V. *Le Miracle de saint Janvier* par M. Léon Cavène, professeur au collège de Cello.

les spiritualistes. Ce phénomène ne serait autre qu'un phénomène *d'apport*. Il est bien certain que si on croit à ce genre de manifestation, on admettra qu'il ne doit pas être plus difficile aux invisibles de faire entrer dans le récipient une certaine quantité de sang liquide, que d'apporter des fleurs, des pierres ou d'autres objets. Pour obtenir ce résultat, ils doivent se servir du fluide des médiums qui peuvent se trouver dans l'assistance, et lorsqu'il n'y a pas de médiums assez puissants, le phénomène ne se produit pas, ce qui arrive assez souvent. Après la cérémonie, ils dématérialisent le liquide qu'ils ont apporté, et il ne reste plus au fond de l'ampoule qu'une petite quantité de sang qui se coagule et sèche rapidement.

Tout ceci n'est qu'une hypothèse, hypothèse qui paraîtra absolument folle à tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec les études psychiques et avec les phénomènes extraordinaires obtenus par certains médiums. On comprend d'autre part que jusqu'à ces derniers temps, les savants aient refusé de s'occuper d'un fait aussi extraordinaire, aussi invraisemblable que la liquéfaction du sang de saint Janvier. Mais aujourd'hui que des phénomènes aussi extraordinaires et paraissent tout aussi invraisemblables ont été étudiés et reconnus vrais par des hommes de science, il n'y a aucune raison pour qu'on n'examine pas, au point de vue scientifique ce qu'on appelle le miracle de Naples.

Après les expériences faites par des professeurs honorables et connus, il serait à désirer que les sociétés savantes anglaises et américaines qui s'occupent sérieusement des questions psychiques, puissent étudier ce problème, pour dévoiler l'imposture si elle existe, ou pour certifier le fait, quitte plus tard à en chercher l'explication.

SENEX.

Errata. — Dans l'article « Réflexions d'un théosophe » paru dans la dernière revue, il y a deux erreurs typographiques à rectifier :

Page 660, 10^e ligne, au lieu de « ces livres ne pouvaient que pousser au mal » — ce qui ne signifie rien, — lire : « ces êtres ne pouvaient, etc... »

Page 663, 2^e ligne, au lieu de : « et nous en découvrirons tous » — ce qui n'a aucun sens, — lire : « et nous les découvrirons tous ».

S.

JEANNE D'ARC MÉDIUM ⁽¹⁾

Par LÉON DENIS

Ses voix, ses visions, ses prémonitions.

Ses vues actuelles exprimées en ses propres messages.

Sous ce titre suggestif, M. Léon Denis vient de publier une œuvre dont la lecture exercera une vive impression sur tous ceux qu'intéresse et passionne le souvenir de la grande Lorraine.

La médiumnité de Jeanne d'Arc y est étudiée avec une grande richesse de détails et une précision rigoureuse. Tous les faits psychiques qui se rattachent à cette vie extraordinaire sont passés en revue, analysés, mis en lumière, et les lois qui les régissent, exposées avec clarté. Ces faits, dit l'auteur, ne sont pas accidentels, mais constituent une loi fondamentale de la nature et de l'histoire. A l'appui, il cite un certain nombre de phénomènes analogues, anciens et récents.

La question la plus délicate à traiter était la nature et l'identité des Esprits qui assistaient l'héroïne. Étant donné que les saintes Catherine et Marguerite sont des personnages purement allégoriques et n'ont jamais eu d'existence réelle, ainsi que certains écrivains catholiques le reconnaissent eux-mêmes, il devenait particulièrement difficile de faire la lumière sur ce point controversé. M. Léon Denis y a réussi en des pages où la critique subtile s'unit à une remarquable élévation de pensée.

L'auteur a consacré le principal chapitre de son livre à cette question de la médiumnité.

Dans un autre chapitre : *Jeanne d'Arc au XX^e siècle*, il réfute les critiques des contempteurs de l'héroïne et les historiens genre Thalamas et Anatole France, qui ont traité le sujet sans posséder les connaissances psychiques nécessaires pour l'élucider. Ni les uns, ni les autres, n'avaient en main le fil conducteur qui permet de s'orienter, au milieu des faits constituant la trame de cette existence.

Pour aborder une telle question, il est indispensable d'étudier tout d'abord le monde invisible, les forces vitales et les énergies incalculables qu'il renferme. Il faut sonder les profondeurs de cet océan de vie qui nous enveloppe, d'où nous sortons tous à la naissance, et où nous replongeons à la mort. Dépourvus de ces notions essentielles, les écrivains et les chercheurs seront toujours impuissants à comprendre l'œuvre de Jeanne d'Arc, et les moyens à l'aide desquels il lui fut possible de la réaliser.

(1) Un vol. in-12 de 450 pages : prix 2 fr. 50. En vente dès maintenant, Librairie Leymarie, 42 rue Saint-Jacques, Paris, port France 0 fr. 35, Étranger 0.75.

Pour décrire ces existences mystérieuses qui tracent à travers l'histoire un sillage lumineux, il faut pouvoir entrer en rapport avec les grandes âmes qui les ont accomplies. C'est ce que l'auteur déclare en ces termes aux historiographes : « Si vous savez les aimer, ces âmes, elles viendront à vous et vous inspireront. C'est le secret du génie de l'histoire, c'est ce qui a fait les écrivains puissants, comme Michelet, Henri Martin et d'autres. Ils ont compris le génie des races et des temps, et le souffle de l'Au-delà court dans leurs pages. Les autres : Anatole France, Lavisse et ses collaborateurs restent secs et froids, malgré leur talent, parce qu'ils ne savent ni ne comprennent la communion éternelle qui féconde l'âme par l'âme. Cette communion reste le secret des grands artistes, des penseurs et des poètes. En dehors d'elle, il n'est pas d'œuvre impérissable. »

Reprenons l'enchaînement méthodique suivi par l'auteur. Son œuvre débute par une introduction d'une belle envolée, suivie d'une histoire résumée de la Vierge lorraine, écrite exclusivement au point de vue spirite. Elle est enrichie d'aperçus, de faits inédits, dont plusieurs ont été révélés par voie médianimique.

La deuxième partie n'est pas moins importante. Elle exprime non seulement la pensée de l'écrivain, en ce style brillant, coloré, qui lui est familier, mais encore celle de la grande inspirée, sous la forme de messages dictés par elle, en des conditions d'absolue authenticité. Dans ces messages, elle se prononce sur le mouvement d'opinion dont sa mémoire est l'objet, ainsi que sur sa béatification par l'Église romaine. Une phrase d'elle, choisie comme épigraphe, résume ses sentiments : « Je suis dolente, dit-elle, de voir que les Français se disputent mon âme. »

Cet ouvrage se distingue donc par un trait caractéristique des nombreux livres de science et d'érudition qui ont été publiés sur le même sujet. Il est illuminé, en quelque sorte, par la pensée de l'héroïne. Grâce aux messages qu'il contient, il devient comme un écho de sa propre voix et des voix de l'espace. C'est à ce titre surtout qu'il se recommande à l'attention du lecteur.

Signalons encore les chapitres sur *l'idée de patrie, de religion, sur l'idéal celtique, le spiritualisme moderne et les missions de Jeanne d'Arc*, qui sont tout à fait remarquables. Écrits dans un style entraînant, ils égalent, s'ils ne surpassent, tout ce que l'auteur a écrit de plus beau.

On le voit donc, ce livre présente un caractère d'actualité incontestable, paraissant au moment où les échos de la presse vibrent encore des controverses ardentes, passionnées, qui se sont produites depuis quelque temps autour de cette grande figure de l'histoire. Il vient nous donner la note juste, précise, la note spirite et psychique, dans cet ensemble de voix discordantes, celles des adulateurs intéressés ou des contempteurs aveugles de la libératrice. Il nous montre la véritable médiumnité dans toute sa beauté et

sa grandeur, comme un lien qui relie les mondes célestes aux sphères inférieures, ou encore comme une source inépuisable d'inspiration qui féconde les intelligences en touchant les cœurs, un des moyens que Dieu emploie pour élever et transformer les Sociétés.

R.

LES COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Les phénomènes sur lesquels se base la doctrine spirite sont assez nombreux et assez probants pour que toutes les personnes de bonne foi, de bonne volonté et d'intelligence moyenne, mais ouverte à la vérité, (c'est-à-dire non obnubilées par les préjugés), puissent s'assurer de la réalité des faits, soit directement, s'ils sont médiums, soit indirectement, s'ils ne le sont pas.

Sans renoncer aux expériences, il convient donc désormais de s'attacher plus particulièrement à exposer et à développer les conséquences logiques de ces faits, à démontrer la doctrine, et à discuter les objections que les gens inexpérimentés ou peu instruits des choses d'ordre spirituel opposent maintenant à la théorie spirite, qui prétend fournir l'explication rationnelle de ces faits.

Les esprits eux-mêmes nous convient et nous aident à marcher dans cette voie, comme nous le lisons dans un livre récemment paru, le troisième et dernier d'une série de *communications médianimiques* aussi instructives qu'édifiantes, obtenues par plusieurs médiums et recueillies et publiées par M^{me} de W. (1).

« Ce qui fera avancer le spiritisme, disent plusieurs des esprits, c'est la philosophie et la logique... Tout le monde s'occupe aujourd'hui de ces sciences occultes. Chacun, en y réfléchissant, retrouve dans sa vie, un ou plusieurs petits faits mystérieux et inexplicables dont il ne peut pas découvrir la solution ailleurs que dans l'au-delà.

« ... Il faut donc tâcher de faire réfléchir l'humanité, de lui parler spiritisme. »

Il faut aussi ne pas accepter les yeux clos les révélations de tous les Esprits comme la parole de Dieu même. Il y a des Esprits, comme des humains, de tous les degrés d'intelligence et de moralité; ils peuvent donc nous tromper même sans le savoir et sans le vouloir. C'est à nous d'user de discernement, de soumettre leurs enseignements à l'épreuve de la raison et, si possible, de l'expérience.

(1) *Extraits de communications médianimiques*, t. III, vol. in-8°.

C'est précisément ce que fait M^{me} de W. ne se lassant pas de discuter avec les esprits, de leur demander des éclaircissements, de leur soumettre des objections. Et les esprits ne se font pas prier pour répondre.

Nous pouvons ainsi trouver dans ce volume la solution de plusieurs objections opposées à la théorie spirite par les savants aussi bien que par les *inscients*.

Je dis *inscients*, car, depuis que le gouvernement donne l'instruction gratuite et obligatoire, il n'y a plus d'*ignorants*, ou du moins personne ne croit l'être. Il faut donc un nouveau mot pour exprimer cette nouvelle chose : la crédulité scientifique.

*
**

Une première objection que l'on entend souvent est celle-ci :

« Si la théorie spirite était vraie, si les esprits pouvaient se communiquer, tous les hommes, (sans excepter les femmes), devraient être médiums. Il serait injuste que Dieu eût accordé cette faculté aux uns et l'ait refusée aux autres. L'équité veut que, dans une affaire de si grande importance, chacun puisse se convaincre par lui-même sans avoir besoin de recourir à un intermédiaire qui peut le tromper ou se tromper. »

Autre objection. « Si ce sont véritablement les esprits ou âmes des morts qui se manifestent par le canal des médiums, le moins que l'on puisse désirer et même exiger, c'est que les parents se communiquent à leurs parents qui les évoquent, et non, comme il arrive souvent, des esprits étrangers que l'on n'a jamais vus ni connus. »

Troisième objection. « Dans le cas où des parents ou amis se communiquent à leurs parents ou amis, ils ne disent que des banalités désespérantes. Si c'était vraiment l'esprit évoqué qui se communique, il n'en serait pas ainsi. »

La même objection s'adresse à des esprits de soi-disant savants, qui se montrent, non seulement très inférieurs à eux-mêmes, mais aussi ignorants que le commun des mortels.

Voulez-vous encore une objection ? « Le corps étant, d'après la doctrine spiritualiste, une entrave à l'âme, celle-ci débarrassée de son enveloppe terrestre, devrait pouvoir produire des phénomènes extraordinaires, miraculeux, au lieu de ces vagues et insignifiants mouvements de tables et d'autres objets. »

Nous ne répondrons pas ici complètement à ces objections. Cela a d'ailleurs été fait bien des fois. Nous voulons seulement relever dans les *Communications médianimiques* quelques réponses données par les Esprits et au besoin y ajouter quelques commentaires.

*
**

A la page 23 il est question d'un esprit qui ne peut se communiquer par le moyen d'un certain médium, une dame. « Elle a, dit un autre esprit, une médiumnité fougueuse — alors, au bout d'un instant, il (l'esprit) est obligé de lâcher prise, — il est comme quelqu'un qui veut tenir un chien trop fort en laisse et qui, à un moment donné, est obligé de lâcher la corde. »

La *fongosité* n'est donc pas favorable à la médiumnité et, parents ou non, les personnes fougueuses, au physique et surtout au moral, ne peuvent guère espérer, quels que soient leur désir et leur bonne volonté, obtenir de bonnes communications.

L'expérience prouve que les ignorants, les humbles, les simples, les pauvres, les sauvages, (même et surtout les sauvages), sont en général meilleurs médiums que les riches et les savants.

Ce fait scandalise beaucoup les puissants de la terre, qui voudraient posséder le monopole de tous les avantages, fussent-ils contradictoires. Mais c'est un fait qui a été constaté de tous temps.

Pour l'expliquer, les Esprits disent, ce qui paraît très logique, que le travail intellectuel, que les jouissances de la vie civilisée émoussent la sensibilité spirituelle; que les désirs trop vifs, les efforts cérébraux, quels qu'ils soient, développent chez le sujet un courant centrifuge qui repousse l'esprit et empêche ou fausse la communication; tandis que les sauvages, les simples, les passifs sont plus réceptifs. C'est ce qu'on peut voir dans les *Communications médianimiques*, pp. 53, 57, 165.

Quand nous pensons fortement à une chose, même inconsciemment, « cela produit une perturbation causée par cette volonté inconsciente qui, sans s'en apercevoir, trouble la nôtre et s'oppose à son triomphe... Ce qui nous gêne et nous encombre, ce sont nos pensées contradictoires, car, même quand vous croyez stériliser votre pensée, vous pensez encore » (p. 53).

La transmission de pensée est donc loin d'infirmar les communications spirites: quand elle a lieu, cela prouve, non pas que les esprits n'existent pas, mais que l'expression de leur pensée est neutralisée empêchée par l'interférence d'une pensée plus forte, mais de même nature, qui est la nôtre.

M^{me} de W. demande à un esprit « Est-il possible que vous subissiez notre influence ? »

L'esprit répond « Oui, c'est pourquoi on est quelquefois mal renseigné quand on demande des choses qui vous intéressent fortement, car, ou l'on désire ardemment une solution favorable, ou on redoute fort une autre hypothèse, et ce sentiment violent, beaucoup plus violent que vous ne le supposez vous-mêmes, trouble notre vue et notre jugement; aussi doit-on être plus certain d'une chose venue sans question, et il faudrait être toujours indifférent à ce qu'on demande. » (p. 57.)

Autre demande: « Comment se fait-il qu'on trouve de la clairvoyance et

de la clairaudiance chez les hommes les moins développés comme les noirs de l'Afrique ou les indigènes de l'Australie ? »

Réponse : « Cela vient beaucoup de la vie insouciant de ces peuples, qui ne sont pas absorbés par les détails et les obligations de la vie raffinée ; ils se laissent aller à leur rêverie et rien ne l'entrave. » (p. 165.)

Ces témoignages prouvent que la mécanique des esprits est soumise aux mêmes lois que la mécanique des corps : deux mouvements s'ajoutent ou se retranchent suivant qu'ils sont de même direction ou de direction opposée.

*
* *

Les hommes se lassent vite de tout (les femmes aussi). Le premier enthousiasme provoqué par les phénomènes spirites, la conversation par les moyens typtologique et scriptologique n'a pas duré longtemps ; sans même bien comprendre la portée philosophique de ces faits, ou les a trouvés trop communs, on a voulu plus et mieux. Les uns se sont plongés dans la mystagogie occultiste ; les autres ont cherché à obtenir des phénomènes toujours nouveaux et de plus en plus merveilleux : apports, matérialisations, etc.

Voici ce qu'en pensent les esprits des *communications médianimiques* :

« La plus belle preuve du spiritisme n'est pas dans cette fantasmagorie des matérialisations... Ce n'est pas ainsi qu'on a édifié la doctrine, elle s'est infiltrée d'elle-même dans les âmes par des petits faits d'ordre moral bien meilleurs et bien plus affirmatifs que tout cela. » (p. 96.)

Et à la page suivante, un autre esprit dit :

« Je trouve déraisonnables tous ces gens qui ne veulent avoir que des matérialisations, et je soutiens que ceux que les belles petites preuves courantes ne peuvent convaincre seront encore bien moins convaincus devant un fantôme qui leur inspirera toujours des doutes. »

Ces deux Esprits sont d'accord pour la méthode avec Descartes et Malebranche.

Celui-ci reproche aux savants et aux philosophes de s'arrêter plutôt à des expériences curieuses et « extraordinaires qu'à celles qui sont les plus communes. Cependant il est visible que les plus communes étant les plus simples, il faut s'y arrêter d'abord avant que de s'appliquer à celles qui sont plus composées et qui dépendent d'un plus grand nombre de causes » (*Rech. de la Vérité*, L. II Part. 2).

Ajoutons qu'il est fort heureux que les expériences les plus communes soient les plus instructives : la vraie vérité se trouve ainsi à la portée de tout le monde ; tandis que, si elle dépendait d'expériences de laboratoire compliquées et dispendieuses, elle deviendrait le monopole des riches et le

commun des mortels croupirait éternellement dans l'ignorance des choses les plus nécessaires à la vie physique et morale.

* *

Cette manie de matérialisations et autres expériences merveilleuses et de plus en plus fortes, (comme chez Nicolle), a eu pour résultat que beaucoup de personnes ne veulent plus croire à l'existence des esprits que s'ils se matérialisent et encore cela ne leur suffit-il pas, ils exigent que ce soit tel ou tel de leurs parents ou amis qui se manifeste ainsi. Cette expérience est pour eux *cruciale* : alors ils croiront ; autrement, non.

Je ne m'arrêterai pas ici à montrer ce qu'il y a dans cette prétention d'orgueil, d'ignorance spirituelle, d'autoritarisme ridicule. Je ne montrerai pas non plus que cette expérience n'est pas si probante que beaucoup d'autres plus simples et plus communes. Je me bornerai à dire que plus les phénomènes spiritiques sont d'ordre matériel, physique, plus ils dénotent l'intervention d'esprits inférieurs, et que les esprits supérieurs se manifestent ordinairement et de préférence par des moyens spirituels, par l'intuition, par l'inspiration ; et pour terminer, je répéterai avec l'Esprit C. R. :

Aux pauvres gens en quête de leurs chers disparus, je tiendrai ce langage : « Pauvres amis, ne désirez pas ce phénomène, mais, au contraire, réjouissez-vous qu'il ne se produise pas, car c'est la meilleure preuve du bonheur de ceux que vous pleurez. »

Nous pouvons donc dire, pour conclure, que M^{me} de W. a rendu un réel service à la cause spirite en publiant ses trois volumes de *Communications médianimiques*. Nous devons en remercier sincèrement elle, ses médiums et ses Esprits.

ROUXEL.

Lamarck et Darwin

On vient de fêter le centenaire de Lamarck au Muséum. Certes, il était de toute justice de rendre hommage au célèbre botaniste français, à l'auteur de la *philosophie zoologique*. Mais, si de Jussieu et Cuvier avaient établi, comme une règle absolue, la fixité des espèces, n'admettant pas l'influence des milieux, le polymorphisme, l'hybridation, Lamarck aussi avait à tort émis l'hypothèse de la variabilité illimitée des espèces et leur transformisme, par l'action des milieux, l'habitude et le besoin. Ce serait ainsi que l'animalité se serait transformée progressivement, partant de la simple monade, pour aboutir à l'homme, par les seules forces de la matière, à la suite de différentes combinaisons et de l'enchaînement de phénomènes inconnus.

Cette doctrine était en opposition formelle avec la définition classique

de la biologie, considérant l'espèce comme un ensemble d'individus possédant des caractères communs qu'ils transmettent par voie de reproduction à d'autres individus capables de conserver les caractères fondamentaux susceptibles de variations secondaires.

La théorie de Lamarck était donc essentiellement matérialiste, et paraissait n'avoir d'autre valeur que l'opinion personnelle d'un savant naturaliste.

Près d'un demi-siècle plus tard, un autre botaniste, l'anglais Darwin, reprit l'hypothèse de Lamarck, en la présentant sous une autre forme. Il attribua l'origine des espèces à la modification lente mais continue des formes primitives, se modifiant graduellement par la sélection naturelle, par l'hérédité, par la concurrence vitale, le *struggle for life*, en un mot.

Le défaut du système darwiniste est de ne s'appuyer sur aucune preuve, d'être en opposition avec la méthode expérimentale, qui ne se borne pas à contempler les phénomènes tels que la nature les lui présente, mais encore en les faisant apparaître dans des conditions dont elle tire des lois rationnelles.

Si l'hypothèse de Lamarck et de Darwin fut adoptée d'enthousiasme par certains naturalistes, voyant en elle la démonstration du dogme matérialiste, elle fut réfutée presque immédiatement par E. Faivre, dans son remarquable travail, sur la *Variété des espèces et ses limites*, établissant que le polymorphisme normal n'implique pas la mutabilité, l'espèce variant naturellement, mais ne se transformant pas.

L'action de l'homme, continue, variée, profonde, s'arrête aux appareils de la vie extérieure; elle n'a jamais effacé les traits distinctifs des types. Les lois de la constitution des races, de l'hérédité, de la procréation concourent à la fois à établir l'unité, la solidarité spécifique. L'hérédité crée entre les descendance des liens puissants, qui assurent et maintiennent la constance de chaque type. La génération marque et mesure l'intervalle entre les types distincts; on ne voit pas les espèces se mêler, se croiser indistinctement entre elles; on ne connaît pas de suites intermédiaires indéfiniment fécondes; autant les espèces sont séparées et les types intermédiaires irréalisables, autant sont faciles et productives les unions entre individus distincts du même groupe spécifique.

Interrogeons maintenant la paléontologie. Agassiz a fait justement remarquer que la zoologie montre, qu'à des périodes différentes, il a existé des espèces différentes, mais nulle part on n'a découvert d'intermédiaires entre celles d'une époque et celles d'une époque consécutive. Tous les êtres finis ont fait leur apparition successivement à de longs intervalles; chaque espèce d'êtres organisés ayant vécu aux époques antérieures n'a existé que pendant une période définie, et celles qui existent aujourd'hui ont une origine relativement récente.

En résumé, comme l'a dit Linnée : Nous comptons autant d'espèces qu'en créa à l'origine l'Être infini : *Tot numeramus species quot ab initio creavit infinitum Ens*. Il me paraît inutile d'insister davantage pour juger la valeur scientifique de l'hypothèse darwinienne.

En examinant maintenant le caractère de finalité immanente constituant le trait distinctif de la vie, on reconnaît que cette finalité n'est pas l'effet du hasard ; elle est voulue, et ne peut reconnaître pour cause qu'un agent qui a conçu le but physiologique et morphologique de l'être vivant. Cet agent de la finalité s'impose à notre esprit, comme le dit le professeur Paulesco ; et son nom est l'ÂME ; il ne tombe pas sous nos sens, lesquels ne sont impressionnés que par l'énergie physique. Il faut donc en conclure qu'il est différent de celle-ci, quant à sa nature, et a *fortiori* de la matière, qui est inerte, et qui n'est pas un agent, c'est-à-dire une force, une substance active. De là, ce corollaire à notre raisonnement : *Dans chaque être vivant, il existe une âme immatérielle, cause de la finalité vitale.*

Cela posé, qu'on considère l'harmonie merveilleuse, qui relie entre eux tous les êtres vivants, harmonie reconnue par les grandes et récentes découvertes, de la biologie, on verra là l'œuvre de la cause première, de l'auteur de la finalité physiologique constatée chez les êtres vivants : Dieu.

Or, Dieu, cause première de la vie, l'âme immatérielle persistant après la mort... n'est-ce pas la base même du spiritualisme ?...

Les matérialistes l'ont bien compris, et c'est pour cela qu'ils se sont jetés dans les bras du darwinisme, venant remplacer les hypothèses surannées de l'école atomistique, de l'école empirique, de l'école physiologique. Leurs représentants, Démocrite et Épicure, Lamettrie et Diderot, Cabanis et Broussais étaient démodés, usés, sans le moindre prestige, ne présentant plus d'ailleurs aucun caractère scientifique. Le système de Lamarck et de Darwin venait donc à point pour contester la finalité biologique, en opposition avec le transformisme matérialiste, et la présenter comme une simple apparence chez les êtres vivants.

Or, ce système venant échouer aujourd'hui devant l'authenticité des phénomènes de la psychologie expérimentale, on comprend l'hostilité qu'ils provoquent chez les derniers défenseurs du dogme matérialiste, groupés ces jours-ci devant la statue de Lamarck.

D. DUPOUY.

Religion et Religions

Une malheureuse scission s'est déclarée dans les pays catholiques entre la raison et la foi, entre la science et la religion. On a si bien exagéré et dénaturé le caractère de la foi, que beaucoup d'esprits sont arrivés à se convain-

cre que le sort de la religion est attaché à jamais à des dogmes incompréhensibles et déraisonnables, comme la science est inséparable de principes rationnels et certains, et que, par conséquent, la science et la religion s'excluent réciproquement et doivent se combattre. Les fidèles alors se sont pris à haïr la raison comme une ennemie de la religion ou même de Dieu, et les libres penseurs, à leur tour, se sont mis à mépriser tous les cultes comme des foyers de superstition et de fanatisme. Ce sont là des opinions extrêmes et injustes. Il faut distinguer des deux côtés entre la *foi aveugle* et la *foi éclairée*, entre la *religion naturelle* et les *religions dites positives*, entre la vraie notion de Dieu et les conceptions erronées, entre l'usage et l'abus de la raison.

Ces malentendus sont entretenus encore par les tendances sensualistes et matérialistes de notre époque qui, sous le couvert du *positivisme*, renversent tout ce qui était resté debout de l'ordre intellectuel et moral. On se plaît à répéter que l'âme est une fonction du cerveau, que la pensée se réduit aux sens et que Dieu n'est qu'une hypothèse.

Ces propositions sont à nos yeux le plus grand obstacle qui s'oppose au progrès moral et à l'émancipation définitive des esprits. Il n'entre pas dans nos intentions de les discuter ici. Quelques mots suffiront pour permettre au lecteur impartial d'apprécier le point de vue où nous nous plaçons.

L'existence humaine est double, ou, pour mieux dire, elle se produit dans deux directions : l'une, la *sensibilité*, nous révèle les phénomènes de la nature ou du monde physique ; l'autre, la *raison*, nous dévoile les lois ou les principes du monde moral : le *bien*, le *beau*, le *vrai*, le *juste*, et nous conduit de cause en cause jusqu'à l'être infini et absolu, qui est la raison, la cause et la condition de tout ce qui est déterminé. La *vie sensible* ou *inférieure* nous est commune avec les animaux ; elle va dans le sens de la matérialisation de ce qui est contracté, défini, limité. La *vie rationnelle* ou *supérieure*, indéfiniment perfectible, tend vers l'idéal et nous rapproche de Dieu. La religion, la science, l'art, le droit et la moralité font partie de cette vie supérieure de l'esprit qui nous est ouverte par la raison. La religion est donc un élément essentiel de la nature humaine : *elle est cette manifestation de la vie rationnelle où la personnalité limitée de l'homme s'unit intimement à la personnalité infinie de Dieu.*

Le tort des métaphysiciens et surtout des théologiens est de faire de l'infini et de l'absolu un monde à part, n'ayant rien de commun avec celui des réalités finies et individuelles, et de séparer ainsi Dieu de l'Univers. De là le discrédit de l'ancienne métaphysique et de la théologie. L'athéisme moderne n'a pas d'autre cause. La pensée ne peut admettre un Dieu abstrait relégué par de là le monde sur le trône de sa déserte immensité. *Dieu est l'Énergie infinie, éternelle qui vivifie l'Univers. Il est l'Âme, la Raison consciente, le Moi*

de l'Univers, et c'est dans l'Univers, pour l'Univers et par l'Univers que la pensée divine s'objective. Les mondes peuvent être considérés comme les molécules vivantes et animées du corps de Dieu. Il est donc le Tout permanent en lui-même, la Réalité absolue, l'Être qui comprend en soi tout ce qui existe, la substance qui contient en germe toutes les qualités potentielles finies, comme le gland contient en germe toutes les qualités potentielles du corpulent chêne. Si Dieu n'était pas le Tout, il ne serait pas Dieu, car alors il laisserait en dehors de lui quelque chose qui le limiterait. De là, il résulte déjà qu'on peut admettre l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la nécessité de la religion dans la vie individuelle et sociale, sans abdiquer la raison et sans cesser d'être libre penseur. Privé de raison, jamais l'homme n'eût été un être religieux, ni un savant, ni un artiste. La religion n'est donc pas la négation de la raison ; elle en est, au contraire, un produit et un témoignage.

Mais il y a religion et religion, comme il y a langage et langage. L'âme humaine est une, mais les théories qui l'expliquent varient ; Dieu est un, mais les conceptions théologiques diffèrent selon les temps et les lieux, et de même l'idée religieuse est une en elle-même, comme les deux termes dont elle exprime l'union, mais elle n'a pas toujours été comprise d'une seule et même manière par les législateurs qui l'ont instituée, ni par les peuples qui l'ont adoptée. Il y a progrès dans les systèmes religieux comme dans les systèmes philosophiques et dans les législations. Approuver la religion comme partie intégrante de la destination humaine, n'est donc pas approuver toutes les religions. Une religion peut valoir mieux qu'une autre. Une religion peut être vraie en quelques points sans être vraie sous toutes ses phases. Il faut ici, comme partout, séparer la vérité de l'erreur.

La religion absolument vraie, parce qu'elle est exactement adaptée à son idée, parce qu'elle est, en d'autres termes, entièrement conforme à la nature de l'homme, est la religion naturelle, c'est-à-dire la religion idéale, sans vices ni erreurs, absolument conforme à la raison, et dès lors nécessairement en harmonie avec toutes les conditions de l'ordre moral. Les cultes établis chez les différents peuples aux diverses époques du développement de l'humanité sont les religions dites positives. Il y a entre la religion naturelle et les religions dites positives la même distance qu'entre le droit naturel et les législations positives ou les codes : c'est la distance de la perfection divine aux œuvres humaines. Dans les limites de la raison, la religion est en accord parfait avec la moralité et la justice, avec l'art et la science, tandis que les religions dites positives plus ou moins corrompues par les intérêts mondains de la richesse et de la domination, peuvent exercer momentanément une influence déplorable sur les mœurs et sur les institutions des nations. Il serait souverainement injuste de charger la religion des défauts des religions, comme il serait absurde de condamner l'État en principe, sous pré-

texte que les gouvernements actuels laissent beaucoup à désirer. Il serait également illogique de faire bénéficier les religions dites positives, quelles qu'elles soient, des mérites de la religion naturelle. Il ne faut pas confondre le relatif avec l'absolu.

Efforçons-nous donc d'écarter les préjugés qui font de la religion et de la science deux puissances hostiles. Que les hommes véritablement religieux, éclairés par l'histoire et par la philosophie, se séparent des intrigants qui exploitent l'ignorance de leurs semblables, et qu'ils reconnaissent que les croyances ont tout à gagner à se rapprocher de la raison et de la science. Que les libres penseurs, de leur côté, respectant la grandeur de la destinée humaine et la valeur des institutions qui ont abrité la vie de tous les peuples, apprennent qu'il en est de la religion comme de l'État, qu'il faut la perfectionner et non la supprimer. Le sentiment religieux bien compris ne contient-il pas en soi le sentiment de l'idéal et de tout ce qui est divin dans le monde, et n'est-il pas à ce titre la meilleure sauvegarde de notre dignité? Et la connaissance de Dieu n'est-elle pas la suprême garantie de l'affranchissement de la conscience? Celui qui ne se connaît pas lui-même agit en aveugle. Celui qui ne connaît pas Dieu doit recevoir d'autrui l'explication de la création et la loi de sa destinée; celui qui connaît Dieu peut comprendre tout ce qui est intelligible pour un être raisonnable; il ne relève désormais que de ses propres convictions; il est libre. La religion elle-même, loin d'être un signe de servitude, est donc plutôt pour l'âme une force morale et émancipatrice, qui la met au-dessus de toutes les puissances de la terre.

Il en est du mot *religion* comme du mot *Dieu* dont on a tant abusé. Les adversaires de la religion disent qu'elle est une invention des prêtres qui l'exploitent à leur profit. Mais, si *la religion* était une chose factice, sans racine dans le cœur de l'homme, ne répondant pas à son instinct profond, l'invention aurait-elle trouvé universellement bon accueil? La religion, en effet, répond à des besoins profonds et indestructibles de l'esprit et du cœur humains. Les hommes possèdent tous le sentiment religieux, mais à des degrés différents, comme cela a lieu pour les autres sentiments; nous éprouvons tous plus ou moins le besoin de croire; nos âmes ne vivent point de négations: il leur faut une nourriture plus substantielle. Les fondateurs de religion et les chefs de nation ont su profiter habilement des sentiments religieux des masses pour asseoir leur domination et la rendre durable. Afin d'augmenter l'intangibilité des prescriptions qu'ils édictaient, il fallait leur imprimer un caractère sacré, en faisant intervenir la Divinité; mais quoi qu'en disent les adversaires de la religion, les fondateurs de religion et les chefs de nation n'ont pas inventé ces sentiments; ils les ont simplement *exploités*.

Nous le répétons: il ne faut point confondre *la religion* avec une religion

quelconque. Tandis que *la religion*, comme son nom l'indique (*religare, relier, unir ensemble*) est amour, union intime des hommes entre eux et de l'homme avec Dieu, les religions ne sont qu'un mélange de vérités et d'erreurs qui les compromet.

En ne proposant aucune croyance que l'intelligence la plus libre ne puisse accepter, en faisant porter tout l'effort vers le plus haut développement de l'humanité, à la fois individuelle, sociale et cosmique, *la religion* satisfait aux exigences les plus sévères de la science et de la conscience contemporaine.

Général H. C. FIX.

L'entente spiritualiste universelle par la prière

Appel à tous les spirites, à toutes les bonnes volontés.

Dernièrement notre aimable directeur nous communiquait, en nous priant d'en parler, la lettre suivante qu'il avait reçue d'un abonné, habitant Orléans :

« Depuis un certain temps, je me sens entraîné à vous écrire ceci.

« Avant de devenir spirite, j'y avais été préparé par des exercices qui m'avaient appris à réfléchir. J'avais été membre d'une société d'Amérique qui imposait à ses membres, sous le nom de clé d'harmonie, un récitatif qui changeait tous les mois et que l'on devait dire deux fois par jour, aux mêmes heures pour tout le monde. Cette heure était fixée d'après le méridien de chaque pays. Je l'ai pratiqué avec sincérité pendant un an. J'ai obtenu bien des choses et même plus que ce que l'on promettait.

« Sur ces entrefaites, j'eus la faveur d'être instruit des beautés du spiritisme. Je n'eus plus dès lors que du dégoût pour cette société matérielle qui vous poussait à ne demander que des avantages et des positions pour améliorer notre sort, et peut-être au détriment des autres, nos frères.

« Mais je dois reconnaître qu'il y avait dans ces pratiques une force mystérieuse qui vous poussait à acquérir de la volonté, et une tendance à changer les mauvaises conduites par la morale que l'on vous enseignait. Je sentais en moi une force nouvelle. Seulement il y avait un grand défaut : l'idée principale était par trop matérielle.

« Nous n'avons pas d'églises ni de temples, mais nous avons une *Revue Spirite*. Pourquoi n'essaierait-on pas d'appliquer cette méthode, mais dans un autre sens ?

« Ainsi le matin à 8 heures, par exemple, — cette heure pourrait être indiquée pour les principales villes d'après le méridien, — les adeptes récitieraient, trois fois de suite à la même heure, les extraits ci-après, tirés de

prières d'Allan Kardec. (Suivent les extraits que nous reproduisons plus loin.)

« Ces paroles seraient dites lentement sans remuer ni langue, ni lèvres.

« Je dis trois fois pour que le plus grand nombre ait le plus de chances de les dire *au même moment*.

« Le soir à 7 heures, même exercice que le matin.

« Tous les 15 du mois, les textes seraient changés et la *Revue Spirite* les publierait.

« C'est une simple idée, qui pourrait devenir un événement que je suis loin de pouvoir approfondir. Mais je suis surtout convaincu que les fluides mis en mouvement produiraient des courants d'énergie sympathiques et combattraient d'une manière efficace les mauvais fluides qui nous environnent.

« Cela formerait une longue chaîne fluidique dont les résultats seraient merveilleux de solidarité, surtout si l'exercice en question était précédé d'une courte prière, en faveur de notre fervent Léon Denis, qui serait le commencement et la fin de cette immense chaîne créée par la Fraternité.

« Je vous envoie quelques spécimens pour vous permettre de vous rendre compte,

« Veuillez, etc... »

Nous avons sous les yeux deux exemplaires de lettres émanant de l'administration de cette société américaine, qui porte le nom de « Club succès », et dont le Président, M. A. Victor Segno est l'auteur d'un livre intitulé : *La loi du mentalisme — on explication pratique et scientifique de la pensée ou la force de l'esprit ; la loi, qui gouverne toute action mentale et physique et tous les phénomènes ; la cause de la vie et de la mort.* » A une de ces lettres est jointe la courte pensée ou « clé d'harmonie » suivante, à répéter pendant le mois de septembre 1906 : « *J'accomplirai quelque chose chaque jour de ce mois en transformant en réalités mes bonnes intentions.* » Pour l'autre lettre voici la clé à répéter pendant le mois de décembre : « *Je veux avoir du courage, être juste et honorable et pendant ce mois gagner un grand succès.* » Et le Président a bien soin de faire remarquer à son correspondant que le mois de décembre possède une influence psychologique très avantageuse aux membres du « Club », en ce sens que c'est le mois où tout le monde s'unit dans un concert de bonnes pensées, où tout le monde échange des cadeaux et des marques d'amitié et de bonne volonté.

Tout cela est fort juste, et nous savons depuis longtemps, par les réclames de la Presse, que des agences américaines et autres font usage, mais dans un but quelque peu intéressé et en vue de convenances généralement d'ordre matériel, de méthodes qui relèvent uniquement du magnétisme animal et des sciences psychiques ou occultes. Car, de quoi s'agit-il dans la méthode

de ce « Club succès »? — de l'utilisation d'une force que nous tous spirites nous connaissons particulièrement, — la force de l'esprit. Tout esprit, si faible soit-il, est doué, exactement comme le corps physique, d'une force qui, unie à d'autres de même nature, augmente d'intensité. Un fil frêle isolé se brise facilement ; mais uni à plusieurs fils semblables, il devient résistant, au point de pouvoir supporter des poids énormes. Cette force a été connue de tout temps, et l'on peut dire qu'elle est encore universellement utilisée, mais d'une façon pour ainsi dire inconsciente, c'est-à-dire qu'on se borne à constater ses effets, sans se rendre compte de son importance ni de sa réelle valeur. Les exercices religieux n'ont-ils pas lieu partout aux mêmes heures, et n'en voyons-nous pas revenir plus forts et plus attachés que jamais à leurs croyances les esprits sincères qui y prennent part? — On sait que c'est Louis XI qui ordonna dans ses États de sonner et de réciter l'angélus trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, comme on le pratique encore actuellement. Et tous nous savons, par l'admirable tableau de notre grand peintre Millet, quelle saisissante et profonde impression fait naître sur les visages les plus frustes, dans les cœurs les plus simples, le son lointain de la cloche du village appelant les fidèles à l'oraison du soir. Voyez aussi à quel développement prodigieux s'éleva la France, lorsque, à l'aube de notre immortelle Révolution, éclatèrent d'un bout à l'autre du territoire — et bien qu'insuffisamment compris, — ces trois mots magiques, faisant pendant aux trois couleurs : Liberté, Égalité, Fraternité ! Ces mots que nous lisons encore avec orgueil au fronton de tous nos monuments, en tête de tous les papiers émanant de l'État français, pouvons-nous imaginer quelle somme immense de progrès ils produiront dans notre patrie et dans le monde, lorsqu'ils seront enfin complètement compris et appliqués par la grande majorité de nos concitoyens?

Quelle conclusion tirer de tout cela ! — C'est qu'il faut prier ; c'est qu'il est bon de prier. — Et qu'est-ce que prier ? — Ce n'est pas réciter du bout des lèvres seulement, et sans la moindre attention, des formules plus ou moins banales. Non ; c'est croire, c'est aimer et c'est penser. Prier, c'est encore travailler ; faire travailler sa pensée et sa volonté. Les gens, les plus hostiles à l'idée de prière, prient sans s'en douter, quand ils s'adressent des souhaits de bonne année, des vœux de prospérité ou de bonne santé, ou simplement même quand ils se souhaitent un bon voyage, le bonjour ou le bonsoir. Il est vrai de dire que cet usage, à qui l'on a donné le nom de politesse, est devenu si machinal qu'il ne doit guère avoir plus d'influence que les patenôtres débitées sans conviction. Mais il y a encore d'autres manières de prier, c'est d'offrir à quelqu'un sa sympathie, ses condoléances. Ne peut-on même avoir, sans l'exprimer, de la sympathie ou de la pitié pour un étranger, un inconnu ? Les ultra-matérialistes ne saluent-ils pas les morts,

reconnaissant ainsi sans s'en douter l'existence d'un au-delà ? S'inquiéter d'un parent, d'un enfant, d'un ami, et faire des vœux pour que ce parent, cet enfant, cet ami, échappe à un danger souvent imaginaire, n'est-ce pas prier ? On prie encore quand on se fait, pour un motif intéressé, recommander par des personnages influents ; mais on prie avec beaucoup plus d'assurance et de force si l'on se recommande soi-même surtout par ses talents, ses qualités et ses mérites. On prie quand on assiste à des conversations, à des conférences et même à des spectacles, d'où se dégage une haute philosophie, et d'où l'on sort — on le sent soi-même — meilleur et comme grandi. Les ouvrages, dignes en tous points du titre de bons et de beaux, sont autant de livres de prières. Ils nous mettent en communion de pensée avec des esprits supérieurs, auxquels nous aspirons à ressembler. Et de fait ; nous ne faisons pas un seul progrès, sans penser, sans prier ; et nous sentons bien que plus notre pensée est élevée, plus notre esprit se fortifie, plus notre progrès est grand.

Mais au-dessus de cette prière, que tous pratiquent consciemment ou inconsciemment, il y a en une autre plus haute, plus noble et plus désintéressée ; mais, hélas, plus négligée ; celle que peut faire entendre la créature la plus faible, la plus déshéritée, celle que nul ne devrait oublier : c'est la prière à Dieu.

Écoutons sur ce sujet la parole du grand et génial penseur Victor Hugo (1) :

« Prier Dieu, écrit-il, que veut dire ce mot ?

« Y a-t-il un infini hors de nous ? Cet infini est-il un, immanent, permanent ; nécessairement substantiel, puisqu'il est infini, et que, si la matière lui manquait, il serait borné là ; nécessairement intelligent, puisqu'il est infini, et que, si l'intelligence lui manquait, il serait fini là ? Cet infini éveille-t-il en nous l'idée d'essence, tandis que nous ne pouvons nous attribuer à nous-mêmes que l'idée d'existence ? En d'autres termes, n'est-il pas l'absolu dont nous sommes le relatif ?

« En même temps qu'il y a un infini hors de nous, n'y a-t-il pas un infini en nous ? Ces deux infinis (quel pluriel effrayant !) ne se superposent-ils pas l'un à l'autre ? Le second infini n'est-il pas pour ainsi dire sous-jacent au premier ? n'en est-il pas le miroir, le reflet, l'écho, abîme concentrique à un autre abîme ? Ce second infini est-il intelligent lui aussi ? Pense-t-il ? aime-t-il ? veut-il ? Si les deux infinis sont intelligents, chacun d'eux a un principe voulant, et il y a un moi dans l'infini d'en haut, comme il y a un moi dans l'infini d'en bas. Le moi d'en bas, c'est l'âme ; le moi d'en haut, c'est Dieu.

(1) *Les Misérables*, livre septième, chap. V, VI, VIII.

« Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier »

« Quant au mode de prier, tous sont bons, pourvu qu'ils soient sincères. Tournez votre livre à l'envers, et soyez dans l'infini.

.. « Pour nous, en ajournant le développement de notre pensée à une autre occasion, nous nous bornons à dire que nous ne comprenons ni l'homme comme point de départ ni le progrès comme but sans ces deux forces qui sont les deux moteurs: croire et aimer.

« Le progrès est le but, l'idéal est le type.

« Qu'est-ce que l'idéal? C'est Dieu.

« Idéal, absolu, perfection, infini, mots identiques. »

« Nous saluons qui s'agenouille.

« Une foi; c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit à rien!

« On n'est pas inoccupé parce qu'on est absorbé. Il y a le labeur visible et le labeur invisible.

« Contempler, c'est labourer; penser, c'est agir.

« Les bras croisés travaillent, les mains jointes font. Le regard au ciel est une œuvre...

« Il y a la croissance matérielle; nous la voulons. Il y a aussi la grandeur morale; nous y tenons.

« Les esprits irréflechis et rapides disent:

« — A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère? à quoi servent-elles? qu'est-ce qu'elles font?

« Hélas! en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion immense fera de nous, nous répondons: Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons: Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

« Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

« Pour nous, toute la question est dans la quantité de pensée qui se mêle à la prière...

« Nous sommes pour la religion contre les religions.

« Nous sommes de ceux qui croient à la misère des oraisons et à la sublimité de la prière. »

Est-ce que tous les spirites ne partagent pas hautement cette croyance? Aussi, c'est pourquoi nous venons avec confiance, au nom de notre Rédaction, vous inviter tous, chers lecteurs, à faire l'essai proposé par notre frère d'Orléans. Nous n'avons, ainsi qu'il l'a dit, ni églises ni temples; mais nous avons la *Revue Spirite*, et je crois que nous pouvons ajouter hardiment toutes les revues et tous les journaux spirites ainsi que nombre d'organes spiritualistes qui seront disposés à joindre leur voix et leurs efforts aux nôtres.

De même que naguère, Anglais et Français, oubliant leurs haines séculaires, se sont résolus à réaliser, pour leur plus grand bien à eux et pour la paix du monde, l'« entente cordiale », de même nous, spirites et spiritualistes, qui sommes mieux faits encore pour nous entendre, nous nous attacherons à réaliser, par la prière en commun, pour le plus grand bien de la Vérité, de la paix et du progrès des âmes, ce que nous appellerons : *l'entente spiritualiste universelle par la prière*. Nous adopterons à cet effet, pour débiter, le texte qui nous est proposé, c'est-à-dire l'extrait suivant des prières d'Allan-Kardec :

« *Nous croyons en vous, Seigneur, parce que tout révèle votre puissance et votre bonté. Partout nous voyons la preuve d'une sollicitude paternelle ; c'est pourquoi aveugle est celui qui ne vous glorifie pas dans vos œuvres, orgueilleux et ingrat celui qui ne vous rend pas des actions de grâces.*

« *Au nom de Dieu Tout-Puissant, bons Esprits qui nous protégez, inspirez-nous la meilleure résolution à prendre dans l'incertitude où nous pourrions être. Dirigez notre pensée vers le bien et détournez l'influence de ceux qui tenteraient de nous égarer.* »

Nos lèvres ne murmureront pas ces paroles ; notre cœur seul les dira, les pensera. Une seule fois, matin et soir, ce sera à notre avis, suffisant.

Quant aux heures à adopter, ce ne doit être pour nous, pauvres et faibles humains, qu'une question, qu'un moyen de discipline, et qui ne doit nullement nous distraire du but principal à atteindre : l'élévation de nos âmes. Le matin donc, aux environs de huit heures, quand la journée de travail commence, et le soir vers sept heures, quand elle finit, que chacun de nous se prépare à prendre sa place à la grande chaîne fluide qui nous unira à nos frères ; que chacun, pour la renforcer, fasse appel au concours de ses bien-aimés, de ses guides et de ses maîtres invisibles ou vivants.

Nous conseillerons, en outre, comme exercice d'entraînement, à toutes les personnes qui possèdent *Les Conseils des Invisibles* recueillis par le Général A..., la lecture, — à certains jours ci-après désignés, et le matin ou le soir, à l'heure la plus favorable pour chacun —, des différents chapitres, de façon à lire le recueil en entier dans le courant d'une semaine. Ainsi, on lira : Lundi, *La morale* ; Mardi, *La volonté* ; Mercredi, *Le travail* ; Jeudi, *Le mal et la souffrance* ; Vendredi, *L'Éducation de l'enfant* ; Samedi, *La prière* ; et, Dimanche, les deux derniers chapitres, *La vie invisible et La communication*.

Nous avons fait nous-même cet essai d'entente télépathique et nous nous en sommes bien trouvé. Il suffit, pour ne pas se tromper de date, d'indiquer au crayon sur chaque chapitre le nom du jour convenu.

Tous nos lecteurs sont prévenus que l'essai d'entente spiritualiste universelle par la prière aura lieu à partir du 15 décembre prochain jusqu'au 14 janvier suivant.

Nous demandons à tous nos confrères de la Presse, spirite et spiritualiste de bien vouloir, à cette occasion, nous prêter leur utile et précieux concours, soit en donnant de leur côté, des instructions semblables à leurs lecteurs, soit en nous aidant de leurs conseils et observations.

Le prochain numéro de la *Revue* donnera le texte des prières et pensées à adopter du 15 janvier au 14 février.

Il est bien entendu que cet appel s'adresse également à nos frères de tous les pays ; mais, pour les heures à adopter, c'est à eux qu'il appartiendra de s'entendre comme ils le jugeront convenable. L'important pour nous, les « infinis d'en bas », c'est de nous unir chaque jour et en grand nombre dans un concert de pensées fortes et fraternelles, dans un même et sublime élan vers l'« Infini d'en haut ».

En terminant, remercions, au nom de tous, le très sympathique auteur de l'intéressante motion que nous venons de développer. Elle peut devenir, nous le pensons comme lui, un événement ; pour le spiritisme l'aube d'une ère nouvelle, qui sait ? Tout dépend de nous. Que chacun donc se tienne prêt ! que chacun n'hésite pas à relire, pour le méditer, l'éloquent chapitre que Léon Denis, dans son beau livre : *La Destinée*, a consacré à la *Pensée* ! Et quand sonnera l'heure du nouvel angélus, que tous les fronts s'inclinent, que toutes les âmes, étroitement unies, s'élèvent jusqu'aux régions sereines où planent les nobles Esprits, où rayonne la Beauté divine ! C'est là qu'elles puiseront la force de devenir meilleures, et celle de se dévouer à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui doutent ; là qu'elles puiseront, avec l'amour immortel, la foi et l'espérance infinies.

ALGOL

Création de la Ligue Spiritualiste Française

Décidément la création d'une alliance, d'une fédération, d'une ligue est dans l'air. Tout le monde s'en occupe. Nous ne pouvons plus reculer. Il est temps de publier les statuts de la ligue dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Aussi bien nous avons reçu de hautes approbations, entre autres celles de MM. Léon Denis et Gabriel Delanne. Ce dernier, en tête du numéro de juillet de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, qu'il dirige — on le sait — si brillamment, a consacré à ce projet un très remarquable article qui se termine ainsi :

« Que tous ceux qui sentent la grandeur de l'œuvre à entreprendre nous viennent en aide. Que tous collaborent à cet effort collectif, car nul concours n'est à dédaigner. La force irrésistible de la mer est formée de celle de toutes les petites vagues. Que tous ceux qui ont une idée nous la commu-

niquent. Nous leur donnerons avec plaisir toute la publicité possible. Ce qui nous a manqué jusqu'alors, c'est de nous unir plus largement. Groupons-nous donc sans plus tarder, et quand solidement unis nous serons pénétrés tous de la noblesse du but à atteindre, nous trouverons en même temps que le courage nécessaire l'énergie pour y atteindre, et notre passage ici-bas n'aura pas été inutile, puisque nous aurons la satisfaction d'avoir travaillé au bonheur de nos semblables. »

Depuis lors, s'est fondée une alliance spiritualiste, qui doit — le 14 novembre courant —, à son siège — Hôtel des sociétés savantes, rue Serpente, — tenir une réunion « dans le but de s'entendre avec les différentes écoles spiritualistes pour leur réserver la place qui leur conviendra dans la série de conférences et de travaux par le moyen desquels l'alliance se propose de présenter au public un tableau complet du mouvement spiritualiste contemporain ».

D'autre part, n'avons-nous pas eu l'intéressante lettre d'un de nos abonnés d'Orléans, que publie dans la présente Revue notre collaborateur Algol, et qui tend à la mise en pratique d'une entente fraternelle par la prière?

Enfin, nous ajouterons que nous avons été frappés par la lecture des paroles suivantes, publiées dans notre numéro de novembre, et tirées du bel ouvrage médianimique: *La Pensée de Jésus*;

« 38. Le tort du plus grand nombre est de croire à l'impossibilité de l'union entre tous les enfants du Père Céleste. Non seulement l'union est possible, mais elle est dans les desseins de Dieu, elle est indispensable pour le progrès. »

« 39. Le progrès véritable sans l'union au moins du plus grand nombre n'est rien qu'une chimère. L'union de tous viendra un jour, mais on ne peut marcher vers elle qu'en augmentant journellement le nombre des adeptes de la vérité. »

C'est bien là, on le verra, l'esprit de la Ligue. Elle fait appel à tous les dévouements, à tous les concours, à toutes les bonnes volontés; mais elle compte par-dessus tout sur l'exemple d'union et d'accord unanime que donneront les Spirités.

Partout surgissent de grandes associations, d'importants syndicats. Pouvons-nous rester en arrière de ce mouvement, nous les apôtres fervents de la fraternité? Poser la question c'est la résoudre.

A l'œuvre donc. « Le moment est venu, comme le dit si bien notre confrère M. G. Delanne, de ne plus laisser se disperser les énergies qui, de tous côtés, s'emploient à lutter pour le triomphe de la grande vérité spiritualiste. »

Les statuts que nous publions donnent à tous un rôle actif dans les travaux de la ligue; que tous donc se réunissent dans leurs comités, qui exis-

tent déjà, puisque ce sont les sociétés, les groupes dont ils font partie ou les bureaux des journaux auxquels ils sont abonnés, et qu'ils s'entendent pour nous faire savoir le plus tôt possible s'ils approuvent bien l'esprit et la règle de la Ligue et s'ils ont des observations à présenter. Par exemple, en ce qui concerne la cotisation, les uns ont demandé qu'elle fût portée à trois francs, d'autres à deux francs. M. Delanne pense qu'à un franc elle serait suffisante. C'est une question à voir. Donnez-nous donc votre avis, chers lecteurs, et persuadez-vous bien que la ligue qui va se fonder, si vous le voulez, fermement, n'est pas une œuvre personnelle. C'est la vôtre. Vous serez tous avec la Ligue ou la Ligue ne sera pas.

LA RÉDACTION.

Ligue Spiritualiste française

Projet de statuts

Article premier. — Dans le but d'amener tous les spirites et modernes spiritualistes en général, et plus particulièrement les spirites et modernes spiritualistes français, à se fréquenter, à correspondre les uns avec les autres, à se mieux connaître, et, par suite, à travailler en commun au développement de leurs doctrines éminemment moralisatrices et progressistes, il est institué une association française sous le nom de *Ligue spiritualiste française*.

Art. 2. — La Ligue fait appel à tous les spirites ainsi qu'aux spiritualistes de toutes nuances, favorables à son esprit comme à son établissement.

Elle est dirigée par un Comité central siégeant à Paris, et dont l'action est particulièrement secondée par des Comités régionaux en nombre indéterminé et opérant dans les conditions spécifiées plus loin.

Art. 3. — Des facilités de relations ou de groupements sont organisées de façon à permettre aux membres de la Ligue d'échanger leurs idées, leurs vues, leurs projets et leurs vœux, et, au besoin, de s'entr'aider mutuellement, soit en vue de leurs études et de leurs travaux personnels, soit même pour faire face aux nécessités de la vie familiale et sociale.

A cet effet, une liste de tous les membres — avec noms, qualités et adresses — est dressée par départements et comités régionaux ; et elle est publiée, au moins une fois par an, en même temps que les présents statuts, dans un *Bulletin* périodique, adressé à tous les membres de la Ligue.

Les personnes qui, pour des raisons particulières, désirent que leur nom ne soit pas publié, doivent, dans tous les cas, en se faisant inscrire à leurs

comités respectifs, leur donner, au sujet de cette réserve, toutes instructions utiles.

Art. 4. — On devient membre de la Ligue, que l'on soit français ou étranger, en acceptant les présents statuts et en payant une cotisation annuelle d'au moins trois francs.

Les femmes peuvent être membres de la Ligue au même titre que les hommes.

En versant, en une seule fois, une somme égale ou supérieure à cent francs, on devient membre fondateur.

Art. 5. — Les adhérents doivent être présentés, soit par leurs comités respectifs, soit par deux membres de la Ligue, qui leur servent de parrains ou marraines; et les adhésions ne deviennent définitives qu'après ratification du Comité central, lequel peut être appelé à statuer également sur les radiations.

Les cotisations sont versées soit directement à la caisse du Comité central, soit aux secrétaires-trésoriers des Comités régionaux, chargés de centraliser les fonds et de les tenir à la disposition du trésorier général, à Paris.

Art. 6. — Le Comité central est composé des représentants des organes de la Presse spirite ou spiritualiste de la Seine, désignés au nombre de deux par et pour chaque organe; et des représentants des sociétés et groupes spirites ou spiritualistes de la Seine, désignés également au nombre de deux par et pour chaque société ou groupe.

Le Comité, ainsi formé, choisit dans son sein : un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, et un trésorier général.

Il pourvoit, dans les mêmes conditions, aux vacances qui se produisent dans ses rangs.

Art. 7. — Sont, en outre, établis, en province ou à l'étranger, des comités régionaux, ayant à leur tête soit des collaborateurs d'organes de la presse spirite ou spiritualiste, soit les présidents des sociétés ou chefs de groupes spirites ou spiritualistes.

Ces comités sont maîtres de leur organisation; mais tous doivent élire un secrétaire-trésorier, chargé de correspondre avec le Comité central ou avec les Ligueurs, et de transmettre, en outre, les fonds reçus au trésorier général, dans des conditions qui seront à déterminer.

Ces secrétaires-trésoriers seront désignés en conséquence avec leur titre sur la liste des membres de la Ligue.

Art. 8. — Les adhérents donnent leurs noms, prénoms, et qualités ainsi que leur adresse, avec le chiffre de leur cotisation, soit aux divers journaux ou revues dont ils sont les abonnés ou les lecteurs, soit aux présidents des sociétés ou chefs des groupes auxquels ils appartiennent, soit enfin directement au Comité central, dont le siège à Paris sera ultérieurement fixé.

Art. 9. — Les fonds réunis par le trésorier général seront déposés à la Société générale à Paris. Un tiers des fonds reçus sera réservé avant tout aux œuvres de bienfaisance de toute nature.

Le reste des fonds sera affecté, en partie, aux frais de correspondance, impression du Bulletin et divers, puis à la location, à Paris dans le voisinage d'un centre spirite, d'un local convenable, qui deviendra le siège du Comité central, et où nos amis, soit des départements, soit de l'étranger, trouveront, avec une bibliothèque, une salle de lecture et une salle de réunion, tous les renseignements dont ils auront besoin, soit en ce qui concerne la doctrine, les journaux, les livres, les sociétés ou groupes, les médiums, etc., soit en ce qui concerne les facilités de séjour dans la capitale; enfin, en partie, aux frais d'établissement de locaux analogues dans les grandes villes ou centres importants et notamment dans les villes d'eaux ou stations balnéaires et de vacances.

Art. 10. — Le Comité central se réunit chaque fois qu'il est nécessaire; sur la convocation du Président et du secrétaire général, et notamment pour la vérification de l'état financier, dont il est donné connaissance, une fois par an, à tous les membres de la Ligue. Il procède, en outre, à l'examen des travaux accomplis, ainsi que des propositions et rapports intéressants qui lui sont faits.

Il est spécialement chargé de la rédaction et de la distribution du bulletin périodique.

PROGRAMME DE LA LIGUE

1° Œuvres de bienfaisance de toute nature, et surtout par le recours à la mutualité et à l'assistance par le travail.

2° Organisation des relations des spirites et spiritualistes entre eux. Étude des moyens les plus pratiques pour la réaliser. A cette organisation se rattacheront la publicité qui sera faite dans le Bulletin, concernant les offres et demandes d'emplois, les offres de locations, pensions de famille, etc.

3° Installation à Paris et dans les centres importants des locaux prévus par les statuts. Étude de la question au point de vue le plus pratique.

4° Relèvement de l'éducation de la jeunesse des deux sexes dans un sens spiritualiste et nettement libéral. Organisation dans ce but, d'études, conférences et concours.

5° Organisation de conférences. Subventions aux conférenciers. Organisation de souscriptions pour la publication d'ouvrages, préalablement soumis au Comité central de la Ligue et dont celui-ci aura reconnu l'importance et l'utilité. Subventions aux chercheurs spiritualistes après examen du but et de l'utilité de leurs recherches.

6° Étude des questions sociales au point de vue néo-spiritualiste. Organisation, dans ce but, d'études, conférences et concours.

NOTA. — *Le siège de la Ligue sera provisoirement à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.*

Glanes Spirites

Les revues littéraires et même les revues scientifiques renferment quelquefois des preuves de fait ou de raisonnement de la doctrine spirite. Les auteurs les enregistrent sans commentaires, sans en penser plus long, sans se douter de leur portée philosophique, morale et sociale.

Il serait bon de recueillir ces aveux involontaires et d'indiquer leur signification. Pour en donner l'exemple, je me propose de relever désormais ceux que je rencontrerai dans mes lectures assez nombreuses et variées de revues françaises et étrangères.

..

George Sand revenant à la mode, plusieurs grandes revues lui ont consacré récemment des articles qui nous fournissent quelques documents spiritualistes. Voici d'abord la grave et solennelle *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1909, qui donne des extraits de lettres inédites de George Sand au poète-ouvrier Poncy. Dans une de ces lettres, la grande romancière écrit à son néophyte en littérature.

Le genre humain est soumis à une longue et pénible éducation. Le temps ne paraît long qu'à nous. Aux yeux de Dieu, il n'existe pas. Nos siècles ne comptent pas dans l'éternité ; car nous mourons pour renaître et progresser. Chaque existence est la récompense ou le châtiment de celle qui l'a précédée. Chaque vertu amasse pour notre prochaine réapparition sur la terre un trésor de dédommagements et de force nouvelle. Soyez sûr que vous avez déjà vécu de tout temps sur la terre, et que votre génie poétique est la récompense de quelque belle action, de quelque noble dévouement dont vous ne vous souvenez pas. Faites-en donc un noble usage, afin de vous réveiller *apôtre* ou *héros* après le sommeil de la mort.

Cette lettre est de 1843, bien antérieure à la naissance du spiritisme. Pourtant la formule : « Nous mourons pour renaître et progresser » est déjà en vogue. On sait que George Sand était disciple enthousiaste de Pierre Leroux, partisan zélé de la pluralité des existences sur la terre (1).

(1) Au sujet du Spiritualisme de Pierre Leroux, voyez la *Revue scientifique du Spiritisme* de juin 1909. La pluralité des vies par Rouxel.

N'est-il pas regrettable que M. Samuel Rocheblave, l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes* reproduise cette lettre sans l'accompagner d'aucune réflexion, comme si la question n'avait aucune importance ? Il est pourtant bien clair que la conduite des hommes les uns envers les autres sera très différente suivant qu'ils croiront :

1° Ou que cette vie est unique et suivie pour l'universalité des hommes de l'enfer ou tout au moins du purgatoire, et pour quelques élus, qui ont eu la chance de se trouver en état de grâce au moment de leur mort ou qui ont eu les moyens pécuniaires de racheter leur âme des peines éternelles ou temporelles ;

2° Ou que la vie présente est unique et suivie du néant, l'âme n'étant qu'un produit du corps, l'intelligence une sécrétion du cerveau, comme la bile du foie ;

3° Ou que les peines et les récompenses après cette vie sont proportionnées aux vertus et aux vices, à la manière dont on s'est conduit envers ses semblables.

Une revue, la plus importante des revues françaises qui, dans le moment présent, néglige, dédaigne, refuse systématiquement de s'occuper de cette question de la destinée humaine remplit-elle le devoir qu'elle assume d'éclairer les lecteurs afin de les aider dans leur perfectionnement moral ?

* *

George Sand était médium voyant. C'est ce qu'apprend M. Emile Faguet à ceux qui ne le sauraient pas. Il écrit dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 1^{er} septembre 1909 :

George Sand enfant, assise au coin de l'âtre, voyait, dans la flamme, des paysages, prés, vallons, fleuves, forêts, montagnes, avec une telle netteté qu'elle ne doutait pas de la réalité de ces images et qu'elle demandait très sérieusement à sa grand' mère si elle ne les voyait pas elle-même. Cette faculté, assez fréquente chez les enfants, explique la façon particulière, toute particulière, que George Sand a de décrire.

Je ne vois pas que cette faculté explique la façon de décrire de George Sand. Chacun a sa façon particulière de décrire bien ou mal, et chacun n'est pas voyant, et beaucoup de voyants décrivent très mal. Enfin cette faculté n'existe pas seulement chez les enfants, mais chez beaucoup d'autres personnes de tout âge ; beaucoup ne s'en vantent pas de peur de passer pour hallucinées.

Les savants qui expliquent la voyance par l'hallucination n'expliquent rien du tout, puisqu'ils ne savent même pas si nos sensations ordinaires sont réelles. Quand il disent qu'est halluciné celui qui croit voir des choses qui n'ont pas d'existence objective, n'étant pas vues par tout le monde, ils

ressemblent à des aveugles qui, étant en majorité, diraient que la minorité des hommes, qui voit la lumière et les objets qu'elle colore et éclaire, sont hallucinés.

Encore un mot sur George Sand. Elle était médium *auditif*, comme on peut le voir dans la *Revue générale* (de Bruxelles) de septembre dernier, p. 378.

Un soir d'été, elle entra pour prier dans la chapelle silencieuse (du couvent des Anglaises, à Paris, où elle était en pension) : du dehors rien ne venait rompre ce calme délicieux que le chant des oiseaux et les senteurs parfumées des plates-bandes. « Je ne sais ce qui se passait en moi, dira-t-elle plus tard dans *l'Histoire de ma vie*. Je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme encore plus que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être ; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : *Tolle, Lege*. Je me retourne... J'étais seule. » La grâce avait touché son cœur. Elle pleura. Ses larmes étaient douces comme un ravissement. Ces émotions chrétiennes remplirent son âme religieuse. Rien autre ne pouvait donner ces joies. Elle était si heureuse qu'elle voulut se faire religieuse. Son confesseur l'en détourna. Et la grand'mère la fit revenir à No-hant.

L'écrivain de la *Revue Générale*, M. Moïse Cagnac, interprète ce fait à son point de vue catholique, sans voir que le Dieu dont la grâce avait touché le cœur de George Sand était bien mal avisé de ne pas toucher aussi le cœur de son confesseur et avait peu de suite dans les idées, puisqu'il a ensuite laissé sa protégée devenir non pas irreligieuse, mais anti-cléricale.



Le centenaire de Joseph Haydn a été l'occasion de nombreux articles de revues sur cet illustre compositeur. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1909, M. Camille Bellaigue nous apprend que Haydn fut un autodidacte, le père de son propre génie.

Haydn, au moins pendant sa jeunesse, n'eut pour maître, ou peu s'en faut, que lui-même, et la vie. Vie humble, de bonne heure errante et surtout populaire, comme la naissance et la famille du grand musicien... Haydn vécut l'été à la manière des cigales, et, l'hiver, il servit par son jeu et par la composition de menuets, le répertoire des « redoutes » et des « tavernes ». Son génie, avec cela, ou malgré cela, se formait, et tout seul... Des leçons, Haydn en donnait plutôt que d'en recevoir, et c'est en enseignant qu'il s'instruisait. Par les parents d'un de ses élèves, il entra en relation avec Métastase, qui le présenta au vieux Porpora. Et si pour le coup celui-ci fut bien le maître de Haydn,

c'est un peu, si ce n'est sur tout, parce qu'il l'avait pris comme valet de chambre.

Comment se fait-il que certains sujets apprennent tout seuls, réinventent au besoin les arts et même les sciences ? Tandis que d'autres, malgré tous les soins, les leçons, les encouragements n'arrivent à rien ?

Si, comme l'enseigne le catholicisme, Dieu crée une âme nouvelle pour chaque enfant qui naît, ou Dieu est injuste, ou toutes ces âmes sont égales au point de départ et ne doivent différer ensuite qu'en raison des facilités qu'elles ont de se développer, de s'instruire. Ceci n'a pas lieu ; donc le Dieu catholique est injuste, c'est-à-dire n'est pas Dieu.

Si l'âme est le produit du corps, comme le prétendent les matérialistes, mieux le corps sera nourri et soigné sous tous les rapports, plus l'âme se développera, plus le cerveau sécrètera d'intelligence. Alors, les riches ne seront pas seulement les plus heureux matériellement, ils seront aussi les plus instruits et les plus géniaux. L'expérience va directement contre cette hypothèse, d'où il suit que la théorie matérialisée est fausse.

Si enfin l'âme a préexisté, elle a pu acquérir, suivant qu'elle s'est plus ou moins bien exercée dans ses vies précédentes, des aptitudes qu'elle met en acte dans sa nouvelle incarnation. L'énigme des enfants prodiges, en bien comme en mal, en intelligence comme en bêtise, se trouve ainsi expliquée.

Dira-t-on que c'est précisément parce qu'ils sont trop endoctrinés que les enfants riches apprennent peu, tandis que les pauvres, abandonnés à eux-mêmes, à leurs propres efforts, à leur expérience, se développent normalement en vertu du principe : l'exercice développe l'activité, la fonction recrée l'organe ?

Alors, pourquoi nous imposez-vous, en attendant mieux, 350 millions de budget d'instruction publique ? Pourquoi organisez-vous avec tant de sollicitude l'enseignement primaire ? Est-ce pour que les pauvres deviennent aussi stupides que les riches ? Ou bien les écoles ne sont-elles faites que pour les maîtres ? Dans ce dernier cas, il faut le dire : la sincérité, la franchise est la base de l'honnêteté.

Haydn était un inspiré. On sait qu'il a composé sa *Création* dans un état continu d'exaltation extatique. — On s'en doute bien en l'entendant. — Lorsque l'inspiration cessait, il passait dans son oratoire, se mettait en prière et l'inspiration revenait. Sa religion était joyeuse, comme toute religion doit l'être : *Servite Domino in lætitia* ; comme l'a été celle de tous les grands mystiques.

Les manuscrits de Haydn, dit M. Bellaigue, ceux de ses œuvres même profanes, portent souvent en épigraphe une formule d'oraison ou d'actions de grâces. Mais avec cela ou malgré cela, jamais la musique d'église du maître (à l'exception des *Sept Paroles*) n'offre le moindre signe de l'esprit liturgique ou

seulement religieux... Pour qualifier les messes de Haydn, ou pour les classer, la critique a le droit d'hésiter entre la plus magnifique la plus brillante et la plus gaie, elle aurait quelque peine à découvrir la plus pieuse et surtout la plus grave. Que si du reste elle s'en étonne ou s'en effarouche, le bon maître bonnement répondra : « Je ne sais pas les écrire autrement. Lorsque je pense à Dieu, mon cœur est tellement plein de joie, que mes notes coulent comme d'une fontaine; et puisque Dieu m'a donné un cœur joyeux, il me pardonnera de l'avoir servi joyeusement. »

On voit que le Dieu de Haydn n'était pas le Dieu judéo-catholique : le Dieu jaloux, le Dieu comminateur et vengeur, le Dieu des armées et de la haine, qui a créé le ciel, mais surtout l'enfer.

*
* *

L'esprit souffle où il veut. Les prophètes ne sont pas nécessairement des hommes d'une sainteté irréprochable, ni même des mystiques confits en dévotion. L'abbé Galiani, mondain, sceptique au plus haut degré, qui n'avait d'abbé que le nom, même pour son temps, la fin du XVIII^e siècle, a pourtant été bon prophète.

Le marquis de Ségur rappelle, dans la *Revue de Deux Mondes* du 15 septembre 1909, la prophétie de Galiani à M^{me} d'Épinay, au sujet du ministère Turgot, en 1776.

M. Turgot, écrit l'abbé, est contrôleur général. Il restera trop peu de temps en place pour exécuter ses systèmes. Il punira quelques coquins; il pesterà, se fâchera, voudra faire le bien, rencontrera des épines, des difficultés, des coquins partout. Son crédit diminuera, on le détestera, on dira qu'il n'est pas bon à la besogne; l'enthousiasme se refroidira, il se retirera ou on le renverra, et on reviendra une bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle que la sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très vertueux et très philosophe. La libre exportation du blé sera ce qui lui cassera le cou; souvenez-vous-en.

Étonnante prédiction, ajoute M. de Ségur, que nous verrons se vérifier dans les moindres détails.

Ce n'est pas là la seule prophétie qu'ait faite Galiani. En voici quelques autres que nous extrayons d'un livre récemment paru (1), et dont plusieurs ont été citées par M. Rouxel, *Histoire et Philosophie du Magnétisme*, t. I.

Je me préparais à envoyer à Grimm quelque chose de bien sérieux de moi. C'est un coup d'œil prophétique sur l'état de l'Europe dans cent ans d'ici.

(1) *Il ponsiero dell'abate Galiani*, par Fausto Nicolini. Bari, 1909, p. 215.

Voilà, à peu près, les chapitres : Etat de la religion : des prêtres, des moines, du pape, des protestants et des grecs. — Etat de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, etc. — Etat des sciences, des arts, du commerce, des finances, de l'économie politique, des systèmes d'administration, etc. — De l'Amérique et des colonies européennes.

Voilà un terrible ouvrage, dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus à la Chine que nous ne lui ressemblons à présent.

Il y aura deux religions très marquées : celle des grands et des lettrés, et celle du peuple, qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moines seront plus nombreux qu'à présent ; médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque, et point prince ; on aura rogné tout son État petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied, et presque point de guerres. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade, mais ni soldats ni officiers ne seront féroces ni braves. Ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses tomberont en ruines, et les remparts deviendront partout de belles promenades en quinconces.

Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos tartares, c'est-à-dire celui qui possédera la Pologne, la Russie et la Prusse, et qui commandera à la Baltique et à la mer Noire ; car les peuples du Nord seront toujours moins poltrons que ceux du Midi. Le reste des princes sera dominé par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se séparera de l'Europe, comme le Japon de la Chine. Elle se réunira à son Amérique, dont elle possédera la plus grande partie, et maîtrisera le commerce du reste.

Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang répandu. Un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse du Palais et de la Robe ; et ce despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux les robins alors, qui seront nos mandarins ! Ils seront tout, car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures floriront partout comme dans les Indes.

Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie. A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse, qui ne consistera qu'en mots creux, ou en axiomes de platitudes obscurcies par des grands mots...

La marine sera très négligée ; il y aura très peu de commerce, et presque tout par terre et de proche en proche ; car chaque nation, ayant perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même, et les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation détruiront tout commerce ; car, lorsque tout le monde veut donner et personne ne veut recevoir, il en arrive que personne ne donne et ne reçoit plus rien...

On sait que la plupart de ces prophéties sont réalisées ou sont en voie de se

réaliser avec si peu de variantes qu'on serait tenté de croire que les prédictions ont été faites après coup.

*
* v

Si Galiani revenait au monde, il pourrait prédire à plus courte échéance :

1° Qu'aux élections de 1910 les socialistes seront assez puissants pour être mis au pied du mur afin de réaliser leurs promesses enchanteresses de société collectiviste ou communiste ;

2° Qu'ils accepteront les portefeuilles, mais reculeront devant la réalisation de leur programme, comme l'ont déjà fait successivement les républicains de toutes nuances ; opportunistes, démocrates, libéraux, radicaux, etc.

3° Que voyant cela, les syndicalistes, pas plus tard qu'en 1911, renverseront les socialistes, comme les socialistes auront renversé les radicalistes.

LE GLANEUR.

Société d'Expérimentation Psychique

67, rue Saint-Jacques.

Le 5 novembre dernier a eu lieu la réunion du conseil d'administration de la Société.

On sait que cette Société a pour but la vulgarisation des faits. Elle se propose de grouper les personnes qui s'intéressent à cette question spéciale et surtout celles qui sont capables de mener à bien les études psychiques.

Pour cela elle met un local à la disposition de ses adhérents, constituant ainsi un centre permanent, toujours à la disposition des médiums éventuels, et aussi à la disposition des sociétaires qui voudraient essayer, entre eux, le développement d'une médiumnité quelconque.

C'est ainsi que tous les membres de la Société ont eu occasion d'assister à de très remarquables séances, notamment avec M^{me} Carrier Smith, avec le musicien Auber, avec Eusapia Paladino et avec Miller. Cette année nous permettra peut-être d'assister à une manifestation non moins éclatante, du moins nous en avons l'espoir.

La Société ne croit pas devoir donner des séances à période fixe, parce que la médiumnité ainsi comprise ne peut donner de résultats que dans l'intimité. Elle croit plus utile, et moins d'écœurant, de mettre simplement les faits et la philosophie spirite à la portée de toutes les bonnes volontés.

La réunion du 5 novembre avait surtout pour objet de statuer sur la question du local, dont le bail arrivait à échéance.

A l'unanimité, il a été décidé de continuer la location, 67 rue Saint-Jacques. Cette décision n'attend plus que l'assentiment du propriétaire.

La cotisation annuelle est maintenue à 15 francs par personne et elle part du mois de janvier de chaque année; toutefois, dans le courant du trimestre de fin d'année, l'inscription prise pour l'année suivante donnera droit d'entrée immédiate. Ainsi on peut se faire inscrire de suite pour l'année 1910.

Les réunions hebdomadaires auront lieu le mardi et le samedi dans l'après-midi, sans préjudice de réunions occasionnelles que chaque sociétaire demeure libre d'organiser.

Tout sociétaire devra souscrire un bulletin d'adhésion pour l'année courante. Nul ne sera admis auprès d'un médium s'il n'a signé ce bulletin.

Le " bureau de Julia "

Nous avons donné, dans la revue d'octobre, des extraits du *Matin* concernant le « bureau de Julia » ; mais nous en avons omis un très intéressant du 19 septembre, relatif à cette création. Le voici :

« Pour que le lecteur puisse se rendre compte du rôle extraordinaire et de la place que le bureau de Julia cherche à prendre dans la civilisation du xx^e siècle, il importe de remonter à quelque quinze ans en arrière. Peu de temps après que l'esprit de M^{lle} Julia A. Ames fut entré en relation médiumnique avec le célèbre écrivain anglais William T. Stead, l'esprit de Julia, qui semble animé dans toutes ses manifestations d'un grand amour des vivants, demanda à M. Stead, dès cette époque, de fonder une sorte d'agence où pourraient entrer en communication les uns avec les autres les vivants et les morts, à la condition que des liens de l'affection la plus pure fussent les seules raisons qui les déterminassent à chercher une satisfaction du cœur si complètement hors nature dans l'état actuel de nos connaissances.

Julia déclarait en effet, que le monde est plein d'esprits qui cherchent sans cesse à entrer en communication avec les aimés qu'ils ont laissés derrière eux lorsqu'ils ont quitté leur enveloppe mortelle. Cependant, ils ne peuvent presque jamais y parvenir. Aussi, d'après Julia, la fondation d'un lieu où viendraient converger les désirs réciproques des vivants et des morts s'imposait.

C'est là l'origine du bureau de Norfolk street, ouvert par W. T. Stead, après de longues hésitations qui durèrent quatorze ans. Cédant enfin aux sollicitations sans cesse renouvelées de Julia, il prit sur lui d'obtempérer aux désirs de cet esprit et n'hésita pas à braver l'étonnement et même le ridicule qu'une telle tentative devait soulever dans le monde.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous et toutes soient admis à demander un entretien avec les disparus; Julia a fixé elle-même, en qualité de directrice, les conditions d'âme et d'esprit dans lesquelles doivent se trou-

ver ceux qui se présentent à son bureau : le seul motif qu'elle admette comme valable, est celui d'un amour sincère et licite entre le vivant et le mort, ainsi qu'une certaine étude préalable des principaux ouvrages parus sur la survivance des esprits et la possibilité de leurs communications avec les humains.

Déjà, depuis sa fondation, le bureau de Julia a réussi à établir de nombreuses communications, dont il conserve précieusement les témoignages et, selon la forte expression de W. T. Stead, il a jeté un pont d'un bord à l'autre de la tombe.

Beaucoup se pressent dans les petites pièces de Norfolk street, aux murs recouverts de photographies d'apparitions et de matérialisations d'esprits. Tous et toutes, viennent chercher là quelque consolation au chagrin profond des séparations cruelles, qu'ils espèrent maintenant n'être pas absolues ni complètes. »

LETTRE OUVERTE

Nous recevons ainsi que plusieurs personnes la lettre suivante. L'ayant communiquée à M^{me} de Valpinçon et au médium intéressé, voici, insérée à la suite de cette lettre la réponse de Monsieur V. Arnoult.

Paris, le 9 novembre 1909.

Monsieur,

Fervent spirite, admirateur passionné de cette merveilleuse doctrine, et un de vos plus assidus lecteurs, je lis avec surprise dans la *Revue Spirite* de novembre, qui vient de paraître, une singulière réclame de médium, sous la rubrique *Lettre ouverte*, pages 663-664.

Or, à tort ou à raison, ce médium est très suspecté, et passe pour avoir manifestement truqué; après l'avoir expérimenté, on a conclu qu'il n'y avait qu'à l'envoyer chez Robert Houdin.

Est-ce vrai ?

Pourquoi ne pas élucider ce point essentiel ?

Ou c'est un médium véritable et il faut non seulement le réhabiliter, mais l'acclamer sans réserve : les phénomènes devant être indiscutables et scientifiquement démontrés.

Ou c'est un médium truqueur, un faux médium qui simule la médium-nité pour duper les gogos, et il faut le démasquer pour que notre doctrine n'ait pas à en souffrir.

C'est un strict devoir.

Et puisque la *Revue Spirite* lui fait prématurément une telle réclame,

pourquoi le Cercle Allan-Kardek, par exemple, ne le contrôle-t-il pas scientifiquement ?

Il faudrait pour cela :

1° Éliminer le mari que l'on dit être l'instigateur ou le complice des phénomènes qui se produisent.

2° Qu'on ne se contente pas de fouiller superficiellement le médium, mais que, suivant les usages établis par la Science officielle, on le débarrasse de ses vêtements, qu'on les remplace par d'autres ne lui appartenant pas, et que ses cheveux soient dénoués.

3° Enfin, qu'au moment de la séance, une doctoresse munie d'instruments spéciaux, la visite minutieusement pour établir qu'elle ne dissimule aucun objet pouvant lui servir dans les phénomènes dits d'apports ; qu'on scelle à la cire les liens des pieds et des mains.

Et les précautions prises, les spirites s'inclineront devant les manifestations qu'on saura réelles et qui ne prêteront plus à rire.

Jusque-là, que chacun attende pour se prononcer.

Recevez, Monsieur, mes distinguées salutations,

LEMIR (1).

Paris, 18 novembre 1909.

Monsieur,

M^{me} de V..., vient de nous communiquer deux lettres nous concernant, l'une imprimée et anonyme, l'autre de vous-même. La première est une romance dont l'air n'est pas nouveau, cet air ayant été répété déjà, pour nous, ainsi que pour d'autres médiums.

L'auteur, quoi qu'il en pense, et malgré son anonymat, ne nous est pas inconnu et le jour est proche où il sera récompensé amplement de sa *courageuse* initiative à la cause qui lui *est chère*.

Ceci dit, ne faisons pas à ce modeste plus d'honneur qu'il n'en mérite, et passons à un autre sujet.

La seconde lettre est de vous, M. Leymarie; vous basant sur des accusations qui auraient été portées contre ma femme, en votre présence, vous l'inviteriez indirectement à vous accorder une séance, avec contrôle sérieux, à seule fin de se disculper, mais sans ma présence.

D'abord procédons par ordre, ma femme n'a nullement besoin de se disculper, depuis un an environ nous sommes accusés de fraude (je dis nous sommes car je prends une part de ces accusations, ayant été présent à toutes ses séances, et par conséquent témoin et complice de sa prétendue fraude).

(1) Le nom et l'adresse de M. Lemir nous sont totalement inconnus.

Nous avons essayé plusieurs fois de nous rencontrer avec nos accusateurs, mais sans jamais y réussir, ces personnes s'étant toujours dérobées.

Comme nous aurions l'air, en acceptant votre invitation, de relever un défi de ces accusateurs, nous n'y répondrons qu'après avoir été mis en leur présence, et nous espérons, pour eux, qu'ils n'hésiteront pas à venir démasquer de faux médiums et viendront nous dire, en face, de quelles façons ils nous ont pris à frauder.

Quant à nous, nous considérons, pour le moment, que les expériences faites chez M. Lancelin, et parues dans votre *Revue* (1) sont suffisantes et que le contrôle nommé par lui et supporté par nous était assez sérieux pour démontrer la réalité des phénomènes qui se sont produits, tout au moins aux yeux des gens de bonne foi.

Maintenant discutons un peu ma présence à ces séances.

Cette présence a le don de gêner certaines personnes (2), quoique mon amour-propre se trouve atteint par le manque de loyauté que l'on me prête, et ne puis cependant m'empêcher d'être flatté par le grand talent de prestidigitateur que l'on veut bien m'accorder, sans doute, puisque après avoir été déshabillé entièrement, revêtu des vêtements ne m'appartenant pas, tenu pieds et mains pendant toute la durée d'une séance, l'on serait obligé actuellement, pour se convaincre, de m'éloigner complètement.

Je me demande personnellement, si l'épithète d'aliénés que l'on nous octroie si généreusement, ne conviendrait pas plutôt aux gens qui demandent de pareils contrôles.

De plus, si ma femme est le principal médium dans la production des phénomènes qui se passent à nos séances, moi j'en suis le médium secondaire, je l'aide dans une large mesure, et je ne vois pas de *quel droit* et au nom de quelle *sécurité* on la priverait d'une partie des éléments qui lui servent à constituer ses phénomènes.

Je ne vois pas très bien, par exemple, un artiste à qui l'on aurait imposé un travail difficile, venir ensuite sous un prétexte quelconque lui supprimer la moitié des instruments nécessaires à ce travail; en somme il me semble que l'on peut procéder aussi bien au contrôle de deux personnes que d'une seule.

De toutes façons nous considérons, nous, les *accusés*, qu'il n'y a pas lieu de donner une nouvelle séance expérimentale, tout au moins pour l'instant, ce qui ne veut pas dire que nous refusions de vous en accorder aucune, mais

(1) Numéros des mois de juin, juillet et août.

(2) Nous avons acquis la certitude absolue que quelques-uns de nos détracteurs n'hésiteraient pas à employer tous les moyens possibles pour empêcher ces phénomènes qui les gênent, puisque nous avons reçu des lettres de menaces et qu'elles ont eu un commencement d'exécution sur ma femme, donc la première chose à obtenir serait mon éloignement.

jamais sans ma *présence*, et surtout pour répondre au défi de *calomniateurs anonymes*.

Je vous prie donc, monsieur, de ne voir dans toutes les réponses énumérées dans cette lettre rien de dirigé contre vous personnellement, mais bien contre nos détracteurs, et à cet effet, je vous serais obligé de vouloir bien la faire insérer dans le prochain numéro de votre *Revue*.

Agréez, monsieur, mes sincères salutations.

VICTOR ARNOULT.

RIVALES

(Suite.)

CHAPITRE IV

Aimée Beauregard trouva un grand soulagement à confier l'histoire de Stella à son amie, M^{me} du Mesnil. Elle respectait le bon sens, le sage jugement, le caractère à la fois calme et décidé de cette aimable dame. L'intérêt, la stupéfaction, la curiosité de celle-ci, lui donnèrent toute satisfaction; mais on ne put la convaincre de la réalité de l'existence de Stella.

« Non ! » répétait-elle obstinément, « Stella n'est qu'un développement supérieur d'Estelle. »

Aimée s'impatia et lui répondit :

« Mais quand je vous dis, chère amie, qu'elle ne lui ressemble en rien du tout ! »

La conversation s'était engagée chez M^{me} du Mesnil. Les deux dames étaient sous clé, toutes portes fermées, et néanmoins parlaient avec prudence, à voix basse.

La femme du président reprit :

« Vous connaissez cependant, chère petite, la théorie de la double personnalité ? »

« Oui », dit Aimée, « mais d'illustres savants étrangers ont parfaitement admis des cas semblables à celui de Stella. »

« Et moi », répliqua la maîtresse de maison, « moi, j'ai lu qu'on expliquait aussi, par la théorie de l'inconscient, les phénomènes de la double vue, les possessions, les avertissements et les cas où certaines personnes montrent la connaissance de faits qu'elles ignorent dans leur état normal. »

« Que vous êtes savante ! », s'écria la visiteuse ; « mais, je le suis aussi ! Écoutez bien. Je sais que notre personnalité dépend de notre mémoire, notre mémoire de notre centre nerveux, et si notre centre nerveux se divise...

qu'est-ce qui arrive donc?... Ah ! j'y suis !... Eh bien, en ce cas ! voilà que nous nous croyons plusieurs personnes à tour de rôle !... Il y a des Louis I^{er}, des Louis II, et même des Louis III ; des Léonore I^{re} et des Léonore II. Mais si tous ces gens-là ont des goûts, des idées et des caractères différents je n'ai jamais entendu dire qu'ils eussent une instruction différente ! Ainsi, Stella joue du Mozart, et Stella parle le français du xviii^e siècle. »

« Tandis qu'Estelle est ignorante comme une carpe ! » continua M^{me} du Mesnil en riant.

— « Entre nous », observa Aimée, « il est impossible même de les comparer. »

« Enfin », dit la femme du Président, « je sens ma tête déménager depuis vos confidences, et je ne vois qu'une bonne chose là-dedans ! c'est que si vous êtes dans le vrai, mignonne, si Stella et Estelle sont bien deux personnes absolument distinctes, nous tenons enfin la preuve de l'immortalité de l'âme ! »

« Bravo, chère madame », dit Aimée en battant des mains, « enfin ! vous y êtes ! Mais vous n'ignorez pas que des savants, qui n'admettaient absolument que la matière, ont été vaincus, bien malgré eux, en étudiant ces mystères, et en les étudiant dans le but spécial de démontrer qu'il n'y avait au fond de tout cela, que supercherie ou superstition. »

« En tout cas », reprit M^{me} du Mesnil en riant encore, « voilà qui explique les changements que je remarquais en M^{me} d'Hauterive. Je l'avais trouvée, à son retour, d'une vulgarité désolante, et, l'autre jour, à ce *lunch* où vous n'avez pu venir, elle a été tout bonnement adorable, délicieuse, d'une poésie ! d'un charme !... »

« C'était Stella ! » affirma Aimée en souriant.

« Et à ce propos, ma toute belle », continua M^{me} du Mesnil, « vous dînez avec les d'Hauterive chez moi jeudi. *Laquelle des deux rivales viendra dîner ?* »

.

Ce fut Estelle qui vint.... Estelle, en toilette de dentelle blanche (sur un dessous cerise), des fleurs d'ibiscus dans les cheveux et, à la main, un grand éventail de plumes d'autruche, dont elle se servait assez gauchement.

Pendant le dîner, elle fut suffisamment tranquille ; car elle était fort occupée à observer d'un œil vigilant la manière délicate dont mangeaient les dames de la haute société, afin de les imiter de son mieux ! Elle avait, surtout, une peur atroce de s'oublier et de ramasser les sauces sur des tampons de pain ! habitude qui lui était ordinaire dans le laisser-aller des repas de famille de Belcourt !!! Mais, une fois débarrassée du souci de l'étiquette de la table, elle tourna carrément le dos à Aimée, et, dès qu'on fut installé sur la vérandah, elle s'en alla, dans un coin, *flirter*, de la façon la plus outragante, avec le lieutenant René de Villebois.

Fabien la regarda d'un œil méprisant; mais il pensait que toute intervention serait inutile. Il offrit son bras à M^{me} Beauregard, et la conduisit dans le jardin, où les daturas répandaient un parfum délicieux, infiniment plus suave que pendant le jour.

« Voyez », dit-il, « à quoi je suis exposé! »

— « Eh bien, mon ami », lui répondit Aimée, « peut-être n'y voyez-vous pas clair? Moi, je crois qu'Estelle a plus de cœur que vous ne le pensez; et peut-être que si vous saviez mieux vous y prendre... »

« Mais, cela ne me regarde pas du tout! » interrompit Fabien avec force, sans même s'apercevoir de son manque de courtoisie — « Je ne lui demande qu'une chose, moi! le respect de mon nom, et de la tenue!... cela a été bien spécifié dans nos conventions, et je ne devrais pas avoir à me plaindre ainsi d'elle. »

M^{me} Beauregard, pour toute réponse, haussa doucement les épaules. — « La malheureuse! » pensa-t-elle, « Elle l'aime! Et il ne s'en doute même pas! Elle l'aime! et elle croit, en *flirtant* ainsi, le piquer au jeu! »

Le lendemain, Estelle se rendit à Belcourt, pour faire une visite à sa tante.

La bonne dame était occupée, au rez-de-chaussée, dans sa petite salle à manger, à égrener des raisins, dont elle comptait faire des confitures, d'après une nouvelle recette.

Soudain, elle aperçut, par la fenêtre, le joli coupé bleu de sa nièce! Il enfilait la rue et il vint s'arrêter bruyamment à sa porte!... Maman Solano, remplie d'un légitime orgueil, se lava précipitamment les mains, saisit un tablier de soie noire, et donna un coup de pouce à son bonnet! Mais, elle n'eut pas le temps de finir ses petits préparatifs! Estelle, en toilette voyante, coiffée d'un grand *Rubens*, empanaché de plumes superbes... Estelle entra, en coup de vent! et surprit prodigieusement sa tante en l'embrassant à plusieurs reprises. La bonne dame, après avoir répondu, avec ferveur, aux avances inopinées de sa nièce, lui mit une grosse main sur chaque épaule, et la contempla attentivement.

« Qu'as-tu, Minette? » dit-elle tout à coup, « ces beaux yeux ont pleuré, pour sûr! »

Estelle sourit tristement.

« Je vais vous le raconter chère bonne vieille tante! Je suis venue tout exprès pour cela. »

A ces mots, elle enleva son chapeau, et le jeta sur une chaise, avec la désinvolture d'une jeune femme qui sait pouvoir se payer autant de *Rubens* qu'il lui plaira! Puis, elle retira ses gants La Vallière et les lança, à la volée, sur le buffet!

« Je vais vous aider à préparer vos fameuses confitures, tout en causant », dit-elle.

M^{me} Solano n'en revenait pas ! Jamais Estelle n'aurait offert, autrefois, de lui venir en aide dans ses travaux de ménagère !

« Mais tu vas abîmer cette belle robe, qui a dû coûter si cher ! » protesta la bonne dame. « C'est à peine si j'ose t'approcher !... laisse-moi faire seule. »

« Jamais de la vie ! » et sa nièce, s'emparant d'un tablier blanc, qu'elle noua autour de sa fine taille, s'assit à la table, et commença, de ses petites mains, à séparer, avec adresse et rapidité, les grains dorés de leurs grappes.

« Je sais bien, que j'ai été une fille ingrate et égoïste », continua-t-elle. « Je te laissais, le dimanche, prendre toute la peine, à toi toute seule ! pendant que j'allais me promener avec mes amoureux ; et d'autres filles aussi légères que moi-même ! »

« Tu étais jeune, et tu aimais le plaisir, ma fille », répondit la maman Solano avec indulgence ; « maintenant tu es mariée, et tu as un bon mari, qui te gâte. »

La bonne dame croyait à une petite querelle d'amoureux entre les jeunes époux, et pensait amener ainsi délicatement sa nièce à lui en parler.

« Un bon mari ! » cria Estelle en rougissant violemment. « Ah oui ! parlons-en !!! »

« Mais, Minette, j'entends dire partout que vous êtes comme deux tourtereaux. Il paraît que ce qu'il a été gentil pour toi, chez le Président. »

« Chez le Président ? » interrompit vivement Estelle.

« Au dîner ? »

« Mais non, je n'ai pas entendu parler de dîner... C'était un goûter, m'a-t-on dit, une réception que vous appeler *louneh* vous autres. »

Estelle appuya ses coudes sur la table, au risque de perdre son corsage, et mit sa figure entre ses mains.

« Je les déteste tous ! tous ! ces gens du monde, ils n'ont pas de cœur ! Ils se moquent de moi ! Ils me regardent avec des yeux ! Et Fabien qui ne veut ni me laisser rire, ni me laisser parler ! Enfin ! je dois être une statue à la mode !!! Je voudrais être de retour chez M^{me} Pille ! Oui je le voudrais ! »

« Allons, allons Minette, calme-toi ! regarde ton beau coupé, et ne dis pas de bêtises ! Tu en as assez raconté sur la maison Pille ! et maintenant que tu as ton Fabien à toi toute seule !... »

« A moi toute seule !!! » cria Estelle en se levant avec fureur. « Oh ! je le hais ! le monstre ! Que direz-vous, ma tante, lorsque vous saurez que mon mari fait la cour à une autre femme quand je ne suis pas là ? »

« Comment le sais-tu, si tu n'es pas là ? » répliqua vivement la tante avec son gros bon sens.

« Parce qu'il l'a avoué, d'abord ! là !! qu'en dites-vous ? »

« Bonté divine ! » soupira la Solano, en tombant sur une chaise ; « que me racontes-tu ? »

« Oh ! je vais tout vous dire, bonne tante ! »

« Non ! » répondit la mère Solano, en se levant avec une dignité subite. « Non, ma fille, tu ne me diras rien. Personne ne doit intervenir entre mari et femme. Écoute ta vieille tante, petite, essaie de te remettre bien avec ton mari. Tu l'as sans doute irrité, en coquetant avec ces petits jeunes gens, qui tournent autour de toi comme des moustiques ! simplement pour te dévorer, si possible ! Je ne peux pas croire M. d'Hauterive mauvais. Non, je ne le peux pas ! Il a des yeux trop honnêtes ! Promets-moi de faire un effort pour lui pardonner s'il t'a blessée ? »

« Mais, ma tante, si tu savais !... »

« Je ne veux rien savoir ;... du moins pas encore ; et, surtout, tiens-moi à distance ce freluquet de Villebois ! Je suis sûre que tout le mal vient de lui ! »

« Non, je t'assure ! » reprit Estelle en pleurant ; « mais je suis bien malheureuse ! »

Elle avait l'air, en parlant ainsi, si frêle, si défaite que sa bonne tante sentit ses propres yeux se remplir de larmes.

« Je suis bien malheureuse ! laisse-moi au moins te dire.... »

« Rien ! Rien ! Je ne veux pas mettre le doigt entre le marteau et l'enclume. J'ai pitié de toi, certes, mais je sais qu'une femme mariée ne doit se confier qu'à son mari. Allons ! sèche ces beaux yeux, ôte-moi ce vilain tablier et rentre chez toi. Sois bien douce, bien gentille avec ton Fabien ; crois-moi ; ma fille, ton bonheur est là. »

Estelle reprit son chapeau et ses gants, elle échangea encore quelques propos avec sa tante, puis elle prit congé. La jeune femme semblait matée ; mais, au moment où sa tante fermait, elle-même, triomphalement, la portière du beau coupé bleu, devant les commères voisines qui regardaient de tous leurs yeux, Estelle se pencha, et lui dit à voix basse :

« Tante, tu regretteras peut-être un jour, de n'avoir pas voulu m'écouter ! »

Puis, elle se rejeta au fond de la voiture, et cria au cocher :

« A la maison ! et vite ! »

.

Estelle essaya de suivre les conseils de sa tante. Réellement, elle désirait plaire à Fabien. Aussi se rendit-elle chez M^{me} Beauregard et, la première, elle mit la conversation sur le chapitre de ses coquetteries passées.

C'était le matin. Elle trouva Aimée absorbée par un jeune neveu de 6 à

7 ans, qu'on lui avait confié, pendant que ses frères et sœurs avaient la scarlatine. Aimée dut le renvoyer pour entendre les confidences d'Estelle.

« Écoutez », dit celle-ci, « vous avez beaucoup d'influence sur Fabien. Dites-lui, de ma part, que je me conduirai, à l'avenir, de manière à le satisfaire pleinement. Je ne parlerai plus à René de Villebois, je détournerai même la tête, si je le rencontre dans les rues d'Alger, ou autre part. Mais qu'il obtienne, en revanche, de Stella, de venir seulement trois fois par semaine, et pas plus de deux heures à la fois. »

Aimée fut consternée.

« Je savais bien qu'elle l'aimait », pensa-t-elle, mais tout haut, fémininement, elle détourna la question.

« Et combien de fois vient Stella ? » demanda-t-elle, non sans curiosité.

« Oh ! je ne sais pas ! » répliqua Estelle avec impatience, « tous les jours de la vie ! quelquefois deux et trois fois par jour ! »

« Et vous n'essayez jamais de l'en empêcher ? »

Estelle devint cramoisie.

« Eh bien ! après tout, j'en ai le droit. Qu'est-ce qu'elle vient faire, cette intruse, dans ma demeure ? Mon corps est à moi, cria-t-elle. »

« Pauvre petite femme... » murmura Aimée.

« Eh bien ! » cria encore Estelle avec rage, « qu'elle prenne garde à elle, votre Stella !... Je n'ai pas encore essayé de toutes mes forces, de l'empêcher de venir ! Je suis trop honnête ! mais qu'on ne me pousse pas à bout... où l'on verra !!!... »

Aimée soupira et promit de faire son possible, dans ces circonstances délicates, pour contenter tout le monde. Elle invita Estelle à venir, avec M. d'Hauterive, déjeuner le lendemain.

Mais l'idée ne fut pas heureuse, car, *ce fut Stella qui vint.*

Quand les deux messieurs se furent retirés, pour fumer à leur aise, Aimée commença aussitôt à gronder son amie.

« Méchante ! » répondit Stella sans le moindre remords. « Méchante ! Pour venir vous voir aujourd'hui, j'ai promis à Estelle de lui laisser avoir Fabien à elle toute seule ! pendant toute la soirée !!! Ah ! il en sera bien reconnaissant n'est-ce pas ? »

« Ne vous moquez pas chère », répliqua M^{me} Beauregard, « car une autre souffre. Estelle a du cœur, quoi que vous en pensiez ! »

« Et vous croyez que je vais avoir pitié d'elle, après ses odieuses propositions ? dont vous nous avez parlé tout à l'heure. Aimée ! pardonneriez-vous, vous, une pareille offre ?... Mon mari m'adore. Oui il m'adore, et nous nous entendons comme si nous avions passé des années et des années ensemble, au lieu de nous être connus si peu, si peu de temps ! Ah ! croyez-vous que

je ne souffre pas ! moi aussi ! Pensez à ce que j'ai ressenti la première fois que j'ai mis les bras d'une autre femme autour de son cou ! la première fois que je l'ai embrassé avec les lèvres d'une autre femme ! Oh Aimée ! faut-il vous chérir, pour vous confier cela ! mais *vous*, vous savez que je suis *moi ! moi !* et pas elle ! »

La voix de contralto de Stella résonnait avec un timbre enchanteur, comme les cordes d'un violon. Le parfum de ses cheveux, un parfum indien très rare, qui s'échappait aussi de ses vêtements, ajoutait à son charme troublant. Son âme exquise embellissait encore les traits enchanteurs d'Estelle, et donnait une nouvelle grâce aux formes délicates d'Estelle.

Un demi-sourire adorable entr'ouvrait la bouche en arc. Les yeux verts jetaient un feu étrange. Tout cela faisait d'elle une fille des airs et de l'espace ! Aimée frissonna en la regardant ; car elle sentait l'*au-delà* s'ouvrir devant elle.

Cependant, elle essaya de se ressaisir.

« Mais, réfléchissez, chère, si la propriétaire de la maison refusait de vous laisser venir ? »

Stella se jeta sur la chaise longue d'un air fatigué.

« Eh bien ! qu'elle l'essaie ! Ce sera une lutte à mort ! Et si je triomphe — tant pis pour elle ! Je prendrai la maison, et j'en serai la seule locataire !!! ».

« Oh ! Stella ! mais, elle aussi, elle aime Fabien ! et elle en est malade ! »

« Il n'est pas à elle ! Et puis, elle n'est que vanité et frivolité ! A-t-elle seulement un cœur ? »

Stella ne voulut pas sortir de là !

Elle revint assez souvent revoir son amie ; car le petit neveu d'Aimée ne tarda pas à prendre la scarlatine, lui aussi, et M^{me} Beauregard se confina chez elle, pour le mieux soigner.

Aimée eut donc moins de loisir pour songer à l'étrange ménage de Fabien ; mais elle savait que la lutte continuait, terrible, entre les deux rivales.

— « Tante », lui dit un beau jour son petit neveu ; « M^{me} d'Hauterive, qui me gâte tant d'habitude, n'a pas voulu m'embrasser aujourd'hui ; — elle ne m'a rien apporté ! et m'a appelé « petit âne encombrant » ! Puis, pourquoi que tu l'appelles Estelle ? »

Somme toute, Aimée voyait beaucoup moins souvent qu'autrefois Fabien et Stella, mais, encore moins Estelle. Elle remarqua, cependant, la pâleur, la tristesse et la nervosité de cette dernière.

Elle se risqua même à demander à Stella, si elle savait ce que pensait sa rivale.

« Non, Aimée », répondit Stella gravement. « Non... Je puis bien entrer

dans le corps d'Estelle, mais jamais dans Estelle ! Je suis plus étrangère à son âme qu'à toute autre âme ! »

« Prenez garde alors », répliqua M^{me} Beauregard ; « prenez garde ! chère. Je n'aime pas son expression ; Elle me fait peur !!! »

« Bah ! » reprit son amie avec insouciance, « je lui donne carte blanche ! Pourvu qu'elle laisse mon Fabien tranquille, tout sera bien ! »

Aimée devait, dans l'avenir, se rappeler plus d'une fois, avec douleur et amertume, ces paroles légères.

(A suivre.)

CARMENCITA NOEL.

A V I S

Nous prions les abonnés qui désirent continuer leur abonnement à la « Revue Spirite », pour l'année 1910, de bien vouloir nous couvrir du montant de cet abonnement par bon ou mandat-poste adressé à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Ceci, à seule fin d'éviter les frais de recouvrement que, dans le cas contraire, nous lancerons à partir du 15 janvier 1910 et pour ne pas renouveler des erreurs involontaires, quelquefois mal interprétées, pour des abonnements servis sans ordres préalables.

COMMUNIQUÉ

La Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques, 57, faubourg Saint-Martin, Paris, organise une Conférence qui sera faite sous la présidence de M. Gabriel Delanne, Président de la Société, par M. le chevalier Le Clément de Saint-Marçq, Commandant du Génie, Docteur ès-sciences, président de la Fédération Spirite nationale belge, sur *Les conditions de la victoire* ; le dimanche 12 décembre 1909, à 2 heures de l'après-midi, dans la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes.

Cette conférence sera suivie d'un intermède artistique : *Les Sentiments, la Musique, et le Geste*. Démonstration de l'influence de la musique sur un sujet magnétique à l'état d'hypnose, expériences présentées par M. Fernand Girod, à l'aide de son sujet : M^{lle} Edmée.

Entrée gratuite. — Les portes seront ouvertes à 1 heure 1/2 et fermées à 2 heures. Nul ne sera admis s'il n'est porteur d'une invitation ou d'une carte de sociétaire.

Nota. — Une quête sera faite au profit de la caisse de secours.

ÉCOLE HERMÉTIQUE

RÉOUVERTURE DES COURS

NOVEMBRE 1909

Jeudi	4	Papus	1 ^{re} année.	
Dim.	7	D ^r Rozier . . .	12, rue de Buci, 4 heures.	
Lundi	8	Dace	L'Horoscope.	
Mardi	9	Sédir	L'Évangile.	
Jeudi	11	Papus	1 ^{re} Année.	
Samedi	13	Phaneg	Loge martiniste, <i>Hermanubis</i> .	
Dim.	14	D ^r Rozier. . . .	12, rue de Buci, 4 heures.	
			<i>Loge le Sphinx</i>	
Lundi	15	Papus	2 ^e Année.	tenue, blanche, ouverte, exceptionnellement à tous les élèves.
Mardi	16	Sédir	L'Évangile.	
Jeudi	18	Teder	Conférence sur l'Occultisme.	
Dim.	21	D ^r Rozier. . . .	12, rue de Buci, 4 heures.	
Lundi	22	Dace	L'Horoscope.	
Mardi	23	Sédir	L'Évangile.	
Jeudi	25	Papus. . . .	{ Conférence Spiritualiste. Salles des Sociétés Savantes (8, rue Danton).	
Samedi	27	Phaneg	Loge martiniste, <i>Hermanubis</i> ,	
Dim.	28	D ^r Rozier . . .	12, rue de Buci, 4 heures.	
			Réunion des Professeurs de l'école et des chefs des Loges martinistes à 9 heures du soir).	
Mardi	30	Sédir	L'Évangile.	

M. PHANEG recevra tous les samedis de 5 à 6 heures,
15, rue Séguier.

Chaque F ou S pourra amener un malade à chacune des tenues.

« POUR FRANCHIR LES PORTES »

Par LOUIS DE VALBOIS.

Voici une œuvre belle et forte, pleine de vie et d'émotion, où l'auteur, dans un langage d'une autorité puisée aux meilleures sources, et dans un style d'une élévation où l'on sent passer le souffle inspirateur, nous montre ce que doivent être nos dernières étapes terrestres, et le chemin à suivre, pour dépouiller l'humanité et monter vers les sphères lumineuses. C'est un

livre d'une haute portée morale, que liront avec grand profit, ceux qui cherchent dans le spiritualisme leur progrès et leur développement. La vie qui s'y trouve racontée est celle d'une âme appartenant à un milieu catholique et aristocratique, découvrant peu à peu toutes les fissures et les insuffisances de la religion dogmatique, subissant une terrible lutte de croyance, et finalement, avec l'aide des guides de l'au-delà, acquérant la connaissance bienfaisante et lumineuse, de la voie tracée à l'humanité et du chemin montant directement à Dieu.

A travers des épreuves et des souffrances poignantes, l'auteur montre cette âme s'épurant, se dégageant, se dépouillant des attaches d'ici-bas, et se rendant digne de quitter à jamais les régions terrestres. Et le volume se termine par des pages sublimes et par un hymne de délivrance et d'amour, dont les accents puissants entraînent le lecteur, le captivent et l'enchantent.

Pour franchir les Portes est une œuvre de valeur, appelée à marquer profondément son passage, et à pénétrer de sa lumière vive et claire, bien des esprits encore hésitants. Le volume paraîtra vers la fin de l'année.

LIVRES NOUVEAUX

ABBÉ J.-A. PETIT. — **Le Christianisme, son Universalité, ses Déviations, son Avenir.** Un vol. in-12, Beaudelot, éditeur, rue du Bac, 36, Paris, 1 fr. 50.

Ce petit livre est gros de conséquences.

Il est le fruit de longues études, et tend à présenter le Christianisme tel qu'il a été annoncé par Jésus, et fondé, en tant que culte, par ses disciples immédiats.

Défigurés par les hommes, le Christianisme est devenu catholicisme, orthodoxie grecque, protestantisme, et, sous ces formes diverses, il n'est même plus un pastiche de l'œuvre du Maître, c'est une déformation qui n'a même pas conservé le nom de Christianisme.

Le livre de M. l'abbé Petit s'impose à l'attention de ceux qui doutent et de ceux qui ne croient à rien.

Ce livre a été publié en allemand l'andernier. Écrit par un prêtre positiviste, qui se base exclusivement sur les textes et non sur des interprétations plus ou moins fantaisistes, il a surpris également catholiques et protestants.

Car ce n'est pas simplement une question d'exégèse, mais une transformation religieuse qu'il signale à l'attention publique.

L'abbé J.-A. Petit ne connaît qu'un Maître, le Christ ; qu'une doctrine, celle qu'il a enseignée, et ils sont déjà nombreux ceux qui adhèrent à la

renovation religieuse. L'œuvre se fait sans bruit, et la lumière nouvelle se répand avec rapidité.

Quiconque n'a pas lu ce petit livre, ne se doute pas de ce qu'est la véritable religion. Quel soulagement de savoir d'où l'on vient, où l'on va, et d'être affranchi de cette servitude spirituelle qui pèse sur le monde comme un manteau de plomb !

L'auteur ne s'adresse ni aux catholiques, ni aux protestants, ni aux Juifs, mais à ceux qui, fatigués de la domination cléricale, d'où qu'elle vienne, cherchent à s'en affranchir. Il les rallie tous dans une même conception religieuse ; et ils sont déjà nombreux ceux qui ont recouvré, grâce à lui, la paix intérieure.

Le livre ouvre des horizons absolument nouveaux sur l'œuvre du Christ, qu'une classe d'hommes avait enténébrée dans un but de domination. L'abbé Petit délivre le monde de ce cauchemar, et lève bien haut l'étendard de la liberté spirituelle.

Il y a quinze ou seize ans, une voyante américaine écrivit en France pour avoir l'explication d'une scène assez curieuse qui s'était subitement présentée à ses regards.

Elle voyait un vaste temple où un grand nombre de prêtres, d'hommes et surtout de femmes étaient enfermés. Une dame frappait furieusement contre la porte pour délivrer ses sœurs, mais cette porte était si forte qu'elle résistait aux coups. Passe un homme tout de noir vêtu, déjà sur l'âge, mais solide encore. Il s'approche du temple, et donne à la porte un tel coup d'épaule qu'elle s'arrache des murailles avec ses gonds, et va tomber à l'intérieur avec un fracas épouvantable, au milieu d'un nuage de poussière qui emplit l'édifice. Quand la poussière se fut abattue, toute cette foule sortit du temple avec des cris de joie, célébrant sa délivrance.

Cette vision connue alors de plusieurs personnes en Amérique et en France, se réalise aujourd'hui, et le livre de M. l'abbé Petit est le coup d'épaule qui culbute la porte avec ses ferments. Il est impossible de donner une idée du livre, il faut le lire pour voir combien les religions actuelles diffèrent de l'œuvre du Christ.

Nous rappelons à nos lecteurs les deux brochures, ouvrages médianimiques, qui viennent de paraître : *La Médecine des Esprits*, dont la deuxième édition a été revue et corrigée et *Les Sociétés anciennes, modernes et futures*.

Ces deux brochures, qui ont été obtenues par l'écriture médianimique, émanent d'un esprit éminent du XIX^e siècle qui désire garder l'anonymat. Sous le nom d'*Esprit Humanitaire*, il s'applique à répandre le bien sur la terre. *La Médecine des Esprits* s'applique à l'individu pour sa cure physique

et morale. *Les Sociétés* s'appliquent à la collectivité, à l'ensemble de nos institutions.

L'un et l'autre forment un tout complet et les possesseurs de l'un doivent avoir l'autre.

Du reste leur prix peu élevé, 0 fr. 25, et franco 0 fr. 30 les destine à la propagande.

Une erreur d'imprimerie nous a fait dire que *Les Sociétés anciennes, modernes et futures* étaient vendues 0 fr. 15 et 0 fr. 20 franco, c'est 0 fr. 25 et 0 fr. 30 qu'il faut lire.

Spirites et non spirites, achetez ces petits volumes et distribuez-les autour de vous, si vous y trouvez vous-mêmes une satisfaction, ce qui ne fait pas de doute.

De la Vie au Mystère, recueil de poésies diverses par l'auteur des *Voix du Tombeau*, M. JULIEN LARROCHE, — Lemerre, éditeur. En dépôt à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, 3 francs.

Les profanes comme les initiés trouveront dans cet ouvrage un intérêt tout particulier. Indépendamment des poésies sur les sujets courants : « L'Eternel Dieu », « La Nature », « La mer », « les Bois », « la Patrie », « Paris », « le Midi », « Chantecler », « Les Cheveux », « Les Bossues », « Victor Hugo », « Les Korrigans », le lecteur, imbu de la croyance en l'au-delà réparateur, pourra y retremper sa foi en Dieu et l'immortalité de l'âme, dans les pièces « Karol » dialogue philosophique « Devant les forfaits », « La voix de Dieu », « l'Artiste Suprême », « Les Catacombes de Paris » et « Les Trois Nécropoles » (Montparnasse, Montmartre et Père La Chaise), qui terminent le livre par une sorte d'évocation collective des ombres, humbles ou glorieuses, qui s'agitent dans le monde invisible ouvert à leur génie, à leur activité ou à leur amour.

UN LECTEUR

RÉFLEXIONS D'UN THÉOSOPHE

Par JEAN ERIAM

Ce livre écrit avec beaucoup de clarté renferme, condensées, les matières théosophiques, occultistes, magiques, spiritiques et biologiques.

Il ouvre un vaste champ aux conceptions métaphysiques en donnant l'explication des pouvoirs occultes et magiques, ainsi que les moyens de les acquérir.

Par la lecture de cet intéressant livre, l'homme apprend à connaître son

origine, son développement à travers les âges, ce qu'il est dans le présent et ce qu'il est appelé à devenir.

Il y trouve l'explication raisonnée des inégalités individuelles, la certitude de la survie, celle de la justice immanente et de la réincarnation, ainsi que les phénomènes de la mort où chacun récolte ce qu'il a semé sans autre juge que soi-même.

Le nom de Jean Eriam est le pseudonyme d'un occultiste bien connu dont la connaissance et les pouvoirs psychiques ne font aucun doute pour ceux à qui il juge à propos de se révéler. Un volume, prix 2 fr. 50 à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

A L'HUMBLE

Enseignements spirites.

Œuvre posthume d'un romancier contemporain.

Cette œuvre, ainsi que son titre l'indique s'adresse aux humbles ; mais surtout aux humbles du cœur par opposition aux orgueilleux. C'est la création d'un puissant cerveau que la mort a surpris en pleine production. Il avait sondé durant sa vie de romancier les recoins les plus cachés du cœur humain sans y rencontrer l'âme. Il en avait conclu qu'elle n'existait pas. Or, aujourd'hui désincarné et se reconnaissant en lui-même une âme indestructible, il s'empresse, par la plume d'un médium écrivain, de reprendre son rôle de romancier pour proclamer ses nouvelles découvertes. « A l'humble » est sa première œuvre posthume. Elle commence une nouvelle série de romans qu'on peut espérer dignes de ceux que l'on s'arrachait pendant la vie terrestre de ce puissant écrivain. Série qui débute comme ses œuvres de jeunesse par des contes d'une simplicité voulue ; mais où l'on retrouve la formule de l'auteur de l'art d'écrire : « Avoir une impression forte, et la rendre avec la plus grande intensité et la plus grande simplicité ; c'est l'art d'écrire tout entier. »

En vente :

à Paris, Librairie spirite, 42, rue, Saint-Jacques, à Alger, librairie Relin, rue d'Isly, prix : 1 fr. 50; franco pour la France: 1 fr. 60. Etranger: 1 fr. 70.

DESIDERATA

Nous prions nos abonnés qui ne conservent pas la collection de la *Revue spirite* de bien vouloir nous envoyer les numéros de janvier 1908 et janvier et février 1909 qui nous manquent nous ferons l'échange contre un volume de même valeur.

Nous recherchons aussi en ce moment, les ouvrages suivants :

ALLAN KARDEC	<i>Œuvres-Posthumes.</i>
EUGÈNE NUS.	<i>Choses de l'autre Monde.</i>
D'ESPÉRANCE.	<i>Au pays de l'Ombre.</i>
GIBIER.	<i>Analyse des Choses.</i>
JULEVNO.	<i>Traité d'Astrologie Tome I.</i>
FABRE D'OLIVET.	<i>Caïn Mystère dramatique.</i>
STANISLAS DE GUAITA.	<i>Tous ses ouvrages.</i>
FÉLIX RAVESSON	<i>Rapport sur la philosophie au XIX^e siècle.</i>

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU LII^e VOLUME

Janvier. — A nos lecteurs et correspondants, p. 1. — Lettre de M. L. Dauvil, p. 5. — Les Bibles (*suite*), Grimard, p. 6. — Chanoine et docteur, p. 19. — Survivance et Immortalité de l'âme humaine, Dr Dupouy, p. 21. — Le Problème religieux, Rouxel, p. 35. — L'Au-Delà, Dr Ely Star, p. 43. — Le Magnétisme et le Spiritisme de M. G. Danville, p. 45. — Les erreurs et le rôle du Monisme, Bentot, p. 48. — Ce que l'on voit dans le blanc d'œuf, J. Ouiste, p. 52. — Rivaies, C. Noël, p. 58. — Bibliographie, p. 63.

Février. — La retraite de notre rédacteur en chef, p. 65. — Les Bibles (*suite*), Grimard, p. 67. — Ultimes appréciations sur C. V. Miller, L. Denis, p. 79. — Conférences de M. L. Denis dans le Midi, J. E. T., p. 83. — Avis, p. 85. — Eusapia devant ses juges, Un vieux Spirite, p. 86. — Causeries sur l'évolution de l'idée religieuse (*suite*), Senex, p. 88. — Le désastre de la Sicile et de la Calabre, Algol, p. 93. — Le Spiritualisme expérimental et la pensée contemporaine, Ignotus, p. 98. — Noël, S. Henriquet, p. 114. — La catastrophe italienne, J. Larroche, p. 116. — Conférence du Commandant Darget, p. 117. — La Clé du Symbolisme, p. 120. — Télépathie, Télégraphie, F. Boulet, p. 122. — Complément à « Comment on voit dans le verre d'eau », J. Ouiste, p. 125. — Souscription, p. 127. — Communiqué, p. 127.

Mars. — Les Bibles, Grimard (*suite*), p. 129. — Causeries sur l'évolution de l'idée religieuse (*suite*), Senex, p. 140. — La Défense, A. Valabrègue, p. 145. — Note de la Rédaction, p. 146. — Lettre ouverte à M. L. Denis, p. 147. — Lettre ouverte, L. Dauvil, p. 148. — Propagation du Spiritisme, M^{me} d'Orino, p. 150. — La montagne accouche d'une souris, L. Chevreuil, p. 159. — Le Problème Religieux (*suite*), Rouxel, p. 162. — Les abus du Spiritisme expérimental, Général Fix, p. 174. — Le pasteur Oberlin, Algol, p. 178. — Survivance et Immortalité de l'âme humaine (*suite*), Dr Dupouy, p. 181.